

L’Olive

Joachim du Bellay

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Dédicaces

A Monsigneur le preuost de
Paris, ou son lieutenant.

Supplie humblement, Gilles Corozet & Arnoul L'angelier libraires de ceſte ville, qu'il vous plaiſe lour donner permißiõ d'imprimer & vendre vn petit traicté intitulé L'olivue, auec aultres opuſcules poetiques, & ordonner que deffences ſoient faictes a tous Imprimeurs & Libraires d'imprimer & vendre ledict liure, ſans l'aueu deſdictz ſuplians, ſur peine de cõfiſcation des liures autrement Imprimez, & d'amen de arbitraire. Et ce iuſques a quatre ans finis & acomplis, a fin qu'ilz ſe puiſſent rembourſer de leurs frais & miſes. Et vous ferez bién.

Soit fait ainsi qu'il est requis faict le
tiers iour d'octobre, L'an mil cinq
cens cinquante.

Signép.seguier.

A TRESILLVSTRE.

Princesse Madame Marguerite
Seur Vnique du Roy,
Luy presentant ce liure.

sonnet.

par vn ſentier inconneu à mes yeux
Voſtre grandeur ſur ſes ailes me porte
Ou de Phebus la main ſcauantȩ & ſorte
Guide le frein du chariot des cieulx.
La eleué au cercle radieux
Par vn Demon heureux, qui me conforte,
Celle fureur tant doulce i'en rapporte,
Dont voſtre nom i'egallȩ aux plus haulx dieux.
O Vierge donc, ſous qui la Viergȩ Astrée
A faict encor' en noſtre ſieclȩ entrée !
Prenez en gré ces poëtiques fleurs.
Ce ſont mes vers, que les chaſtes Carites
Ont emaillez de plus de cent couleurs
Pour aler voir la fleur des margverites.

COELO MVSA BEAT.

Au lecteur

AV LECTEVR.

Combien que i'aye paſsé l'aage de mõ enfance & la meilleure part de mon adoleſcence aſſez inutilement lecteur, ſi eſt-ce qui par ie ne ſçay quelle naturelle inclination i'ay touſiours aimé les bonnes lettres : ſingulierement noſtre poëſie françoiſe, pour m'eſtre plus familiere, qui viuoy' entre ignorans des langues eſtrangeres. Depuis la raiſon m'a confirmé en cete opinion : conſiderant que ſi ie vouloy' gaingner quelque nom entre les Grecz, & Latins, il y fauldroit employer le reſte de ma vie, & (peult eſtre) en vain : etant ia coulé de mon aage le temps le plus apte à l'etude :

& me trouuant chargé d'affaires domeſtiques, dont le ſoing eſt aſſez ſuffiſant pour dégouter vn homme beaucoup plus ſtudieux que moy. Au moyen de quoy, n'ayant ou paſſer le temps, & ne voulant du tout le perdre, ie me ſuis volontiers appliqué à noſtre poëſie : excité & de mon propre naturel, & par l'exemple de pluſieurs gentiz eſpritz françois, meſmes de ma profeſſion, qui ne dedaignent point manier & l'epée & la plume, contre la faulſe perſuaſion de ceux, qui penſent tel exercice de lettres deroger à l'eſtat de nobleſſe. Certainement lecteur, ie ne pouroy' & ne voudroy' nier, que ſi i'euſſe ecrit en grec, ou en latin, ce ne m'euſt eſté vn moyen plus expedié pour aquerir quelque degré entre les doctes hommes de ce royaume : mais il fault que ie confeſſe ce que dict Ciceron en l'oraiſon pour Murene. Qui cùm cytharædi eſſe non poſſent, & ce qui s'enſuit. Conſiderant encores noſtre langue eſtre bien loing de ſa perfection, qui me donnoit eſpoir de pouuoir auecques mediocre labeur y gaingner quelque ranc, ſi non entre les premiers, pour le moins entre les ſeconds, ie voulu bien y faire quelque eſſay de ce peu d'eſprit, que la Nature m'a donné. Voulant donques enrichir noſtre vulgaire d'vne nouuelle, ou plus toſt ancienne renouuelée poëſie, ie m'adonnay à l'immitation des anciens Latins, & des poëtes Italiens, dont i'ay entendu ce, que m'en a peu apprendre la communication familiere de mes amis. Ce fut pourquoy à la perſuaſion de Iaqes Peletier ie choiſi le Sonnet, & l'Ode, deux poëmes de ce temps la (c'eſt depuis quatre ans) encores peu vſitez entre les noſtres : étant le Sonnet d'Italien deuenu François, comme ie croy, par Mellin de ſainct Gelais : & l'Ode, quand à ſon vray, & naturel ſtile repreſentée en notſtre langue par Pierre de Ronſard. Ce que ie vien de dire, ie l'ay dict encores en quelque autre lieu, s'il m'en ſouuient : & te l'ay bien voulu ramenteuoir, lecteur, afin que tu ne penſes, que ie me

vueille attribuer les inuentions d'autruy. Or afin que ie retourne à mon premier propos, voulant ſatisfaire à l'inſtante requeſte de mes plus familiers amis, ie m'oſay bien auaturer de mettre en lumiere mes petites poëſies : apres toutesfois les auoir communiquées à ceux que ie penſoy' bien eſtre clervoyans en telles choſes : ſingulierement à Pierre de Ronſard, qui m'y donna plus grande hardieſſe, que tous les autres : pour la bonne opinion que i'ay touſiours eue de ſon vif eſprit, exacte ſçauoir, & ſolide iugement en noſtre poëſie françoiſe. Ie n'ay pas icy entrepris de reſpondre à ceux, qui me voudroient blaſmer d'auoir precipité l'edition des mes œuures : & comme on dict auoir trop toſt mis la plume au vent. Car ſi mes ecriz ſont bons, ma ieuneſſe ne leur doibt oſter leur louange meritée. S'ilz ne ſont telz, elle doibt pour le moins leur ſeruir d'excuſe : d'aultant que ſi i'ay faict en cet endroit quelque acte de ieuneſſe, ie n'ay faict ſi non ce que ie deuoy'. Pour le moins ce m'eſt vne faulte commune auecques beaucoup d'autres meilleurs eſpriz que le mien. Ie ne ſuis tel, que ie vueille blâmer le conſeil d'Horace, quand à l'edition des poëmes : mais auſsi ne ſuis-je de l'opinion de ceux, qui gardent religieuſement leurs ecriz, comme ſainctes reliques pour eſtre publize apres leur mort : ſçachant bien que tout ainſi que les mors ne mordent point, auſsi ne ſentent-ilz les morſures. Cete conſcientieuſe difficulté lecteur, n'eſtoit ce qui me retardoit le plus en la premier edition de mes ecriz. Ie craignoy' vdn autre inconuenient, qui me ſembloit auoir beaucoup plus apparente raiſon de future reprehenſion. C'eſt, que telle nouueauté de poëſie pour le commencement ſeroit trouuée fort etrange, & rude. Au moyen de quoy, voulant preuenir cete mauuaiſe opinion, & quaſi comme applanir le chemin à ceux qui excitez par mon petit labeur voudroient enrichir noſtre vulgaire de figures, & locutions eſtrangeres ; ie mis en

lumiere ma Deffence & Illuſtration de la langue Françoiſe ne penſant toutefois au cõmencement fair plus grand œuure qu'vne epiſtre, & petit aduertiſſement au lecteur. Or ayie depuis experimété ce qu'au parauãt i'auoy aſſez preueu c'eſt, que d'un tel œuure ie ne rapporteroy, iamais fauorable iugement de noz rethoriqueurs Frãçois : tant pour les raiſons aſſez nouuelles, & paradoxes introduictes par moy en noſtre vulgaire, que pour auoir (ce ſemble) hurté vn peu trop rudement à la porte de noz ineptes rimaſſeurs. Ce que i'ay faict, lecteur, non pour aultre raiſon, que pour eueiller le trop long ſillence des cignes : & endormir l'importun croaſſement des corbeaux. Ne t'eſbahis donques ſi ie ne reſpons à ceulx, qui m'ont appellé hardy repreneur : car mon intention ne feut onques d'auctorizer mes petiz oeuures par la reprehenſion de telz gallans. Si i'ay particularizé quelques ecriz, ſans toutefois toucher aux noms de leurs aucteurs, la iuſte douleur m'y à cõtrainct voyant noſtre langue quand à ſa nayſue proprieté copieuſe, & belle eſtre ſouillée de tãt de barbares poëſies, qui par ie ne ſcay quel noſtre malheur plaiſent cõmunement plus aux oreilles françoiſes, que les ecritz d'antique, & ſolide erudition. Les gentilz eſpris, meſmes ceulx, qui ſuyuent la court, ſeule eſcolle, ou voluntiers on apprent à bien, & propremẽt parler, deuroient vouloir pour l'enrichiſſemẽt de noſtre langue, & pour l'honneur des eſpriz françois, que telz poëtes barbares ou feuſſent fouettez à la cuyſine, uiſte punition de ceulx, qui abuſent de la pacience des Princes, & grands Seigneurs par la lecture de leurs ineptes oeuures : ou (ſi on les vouloit plus doucement traicter) qu'on leur donnaſt argent pour ſe taire, ſuyuant l'exemple du grand Alexandre, qui vſa de ſemblable liberalité en l'endroict de Cherille poëte ignorant. Certes i'ay grand'honnet, quand ie voy' le peu d'eſtime que font les Italiens de noſtre poëſie en comparaiſon de

la leur : & ne le treuue beaucoup etrange, quand ie conſidere que voluntiers ceulx qui ecriuent en la langue Toſcane, ſont tous perſonnaiges de grand' erudition : voir iuſques aux Cardinaux meſmes, & aultres ſeigneurs de renõ, qui daignent bien prẽdre la peine d'enrichir leur vulgaire par infinité de beaux ecriz : vſant en cela de la diligence, & diſcretion familiere à ceulx, qui legerement n'expoſent leurs conceptions au publique iugement des hommes. Penſe donques ie te prie, lecteur, quel prix doiuẽt auoir en l'endroict de celle tant docte, & ingenieuſe nation Italienne les ecriz d'ung petit Magiſter, d'un Conard, d'un Badault, & aultres mignons de telle farine, dont les oreilles de noſtre peuple ſont ſi abbreuuées, qu'elles ne veulent auiourd'huy receuoir aultre choſe. Ie ſuis certain que tous lecteurs de bon iugement prendront ce, que ie dy, en bonne part : veu que ie ne parle du tout ſans raiſon. Au fort ſi nos petiz Rimeurs ſ'en trouuoint vn peu fachez, ie leur conſeilleroy' de prendre pacience : conſiderant que ie ne ſuis vng Ariſtarque, ou Ariſtophane, dont la graue cenſure doiue oſter leurs ecriz du rôle de now poëſies : ou retarder leurs aucteurs de mieux faire à l'aduenir. Auſſi leur meſcontentement ne me doit rompre ma deliberation, qui par veu ſolennel me ſuis obligé aux Muſes, de ne mẽtir iamais (que ie le puiſſe entendre) ni en vin, ni en poëſie. Toutefois ie ne veux pas du tout eſtre iuge ſi ſeuere, & incorruptible en matiere de poëſie, que ie ſuyue l'hereſie de celuy qui diſoit mitte me in lapicidinas. Quelques vns ſe plaignent de quoy ie blâme les traductions poëtiques en noſtre langue, dont ilz ne ſont (diſent-ilz) illuſtrateurs ny gaigez ny renommez. Auſi ne ſuis-ie. Mais ſ'ilz n'alleguent aultre raiſon, ie n'y feray point de reſponſe. ENcores moins à ce qu'ilz diſent, que i'ay reſerué la lecture de mes ecriz à vne affectée demydouzaine des plus renommez poëtes de noſtre langue. Car ie n'auoy' entrepris de faire vn

catalogue de tous les aultres, meſmes de ceulx, qui ne m'etoient conneuz ny à leurs noms, ny à leurs oeuures. Ceux, dont ie ne cherche point les applaudiſſemens, ont occaſion de gronder. Auſſi plaiſent leurs aboys : car ie n'en crain' gueres les morſures. Ie fonde encor' (diſent ilz) l'immortalité de mon nom ſur moindre choſe que leurs eſcritz : dont toutefois ilz ne pretendent aucune louange. Ce n'eſt à eulx, ny à moy à iuger de noſtre cauſe : qui (dieu mercy) n'eſt de telle importãce, que la court y doibue eſtre longuement embeſongnée. Auſſi n'ay-ie pas fondé mon aduancemẽt ſur telles magnifiques cõparaiſons. Si en mes poëſies ie me loue quelques fois, ce n'eſt ſans l'imitation des anciens : & en cela ie ne penſe auoir encor' eſté ſi excesſif, que i'aye pour illuſtrer le mien, offenſé l'hõneur de perſonne. Et puis ie me vante d'auoir inuenté ce, que i'ay mot à mot traduit des aultres. A peu que ie ne leur fay la reſponce, que fiſt Virgile à vn quiddam Zoile, qui le reprenoit d'emprunter les vers d'Homere. I'ay (ce me ſemble) ailleurs aſſez deffendu l'immitation. C'eſt pourquoy ie ne feray longue reſponſe à cet article. Qui vouldroit à ceſte ballance examiner les eſcritz des anciens Romains, & des modernes Italiens : leurs arrachant toutes ces belles plumes empruntées, dont ilz volent ſi haultement : ilz ſeroint en hazard d'eſtre accoutrez en corneille Horacienne. Si par la lecture des bons liures, ie me ſuis imprimé quelques traictz en la fantaiſie, qui apres venant à expoſer mes petites conceptions ſelon les occaſios, qui m'en ſont données, me coulent beaucoup plus facilement en la plume, qu'ilz ne me reuiennent en la memoire : doibt on pour ceſte raiſon les appeller pieces rapportées ? Encor' diray-ie bien, que ceulx, qui ont leu les oeuures de Virgile, d'Ouide, d'Horace, de Perrarque, & beaucoup d'autres, qui i'ay leuz quelquefois aſſez negligemment, trouuerront, qu'en mes eſcriptz y a beaucoup plus

de naturelle inuention, que d'artificielle, ou ſuperſticeuſe immitation. Quelques vngs voyans que ie finiſſoy', ou m'efforçoy' de finir mes Sonnetz par ceſte grace, qu'entre les aultres langues ſ'eſt faict propre l'Epigramme françois, diligence qu'on peult facilement recongnoiſtre aux oeuures de Caſſola Italien, diſent pour ceſte raiſon, que ie l'ay immité, bien que de ce temps la il ne fe feuſt congneu ſeulement de nom, ou Apollon iamais ne me ſoit en ayde. Ie me ſuis beaucoup trauaillé en mes ecriz de reſſembler aultre que moymeſmes : & ſi en quelque endroict i'ay vſurpé quelques figures, & façons de parler à l'imitation des eſtrangers : auſſi n'auoit aucun loy, ou priuilege de le me deffendre. Ie dy encores cecy lecteur, affin que tu ne penſes que i'aye rien emprunté des noſtres, ſi d'auanture tu venois à rencontrer quelques epithetes, quelques phraſes, & figures priſes des anciens, & appropriées à l'vſaige de noſtre vulgaire. Si deux peintres ſ'efforcent de repreſenter au naturel quelque vyf protraict, il eſte impoſible qu'ilz ne ſe rencontrent en meſmes traictz, & lineamens, ayans meſme exemplaire deuant eulx. Combien voit on entre les Latins immitateurs des Grecz, & entre les modernes Italiens immitateurs des Latins de commencemens, & de fins de vers, de couleurs, & figures poëtiques quaſi ſemblables ? Ie ne parle poinct des orateurs. Ceulx qui voudront conſiderer le ſtile des Ciceroniens, ou aultres, ne trouuerront eſtrange la reſſemblance, qu'ont, ou pourrõt auoir les poëmes frãçois, ſi chacun ſ'efforce d'eſcrire par immitation des eſtrangers. Tous ars, & ſciences ont leurs termes naturelz. Tous meſtiers ont leurs propres outilz. Toutes lãgues ont leur motz & loqutions vſitées : & qui n'en voudroit vſer il ſe faudroit forger à part nouueaux artz, nouueaulx meſtiers, & nouuelles lãgues. Ce que i'ay dict, cetuyci la dict encor', & cetuyla, auſſi les Muſes n'ont reſtrainct, & enfermé en l'eſprit de deux ou

trois tout ce, qui ſe peut dire de bonne grace en noſtre poëſie. S'il y a quelques faultes en mes eſcritz, auſſi ne ſont tous les aultres parfaictz. Ceulx qui auecques raiſon me voudront faire ce bien de me reprendre, ie mettray peine d'en faire mon profit. Car ie ne ſuis du nombre de ceulx, qui ayment myeux deffendre leurs faultes, que les corriger. Mais ſi quelques vngs directement ou indirectement (cõme on dict) me vouloient taxer nõ point auecques la raiſon, & modeſtie accoutumée en toutes honneſtes controuerſies de lettres : mais ſeulement auecques vne petite maniere d'irriſion, & contournement de nez, ie les aduerty' qu'ilz n'attendẽt aulcune reſponſe de moy : car ie ne veux pas faire tãt d'honneur à telles beſtes maſquées, que ie les eſtime ſeulement dignes de ma cholere. Si quelques vns vouloient renouueler la farce de Marot, & de Sagon, ie ne ſuis pour les ẽpeſcher : mais il fault, qu'ilz cherchent aultre badin pour iouer ce rôle auecques eux. Voyla vng petit deſſeing lecteur, de ce que ie pourroy' bien reſpondre à mes calomniateurs ſi ie vouloy' prẽdre la peine de leur tenir plus long propoz. Quãd à ceux qui blaſment en moy cet etude poëtique, comme totalement inutile, ſ'ilz veulent combatre contre la poëſie, elle a des armes, pour ſe deffendre : ſ'ilz plaignent l'empeſchement de ma promotion, ie les remercie de leur bonne volunté. Ceux qui ayment le ieu, les banquetz & aultres menuz plaiſirs, qu'ilz y paſſent & le iour, & la nuict ſi bon leur ſemble. Quand à moy, n'ayant aultre paſſetems de plus grand plaiſir, ie donneray voluntiers quelques heures à la poëſie. Et combien ce m'eſt vn labeur peu laborieux, & coutumier, ſi ce n'eſt ou faiſant quelque voiage, ou en lieu qui n'ait aultre plus ioyeuſe occupatiõ, bien l'entendent ceux qui me hantent de familiarité. I'ayme la poëſie, & me tire bien ſouuent la Muſe (cõme dict quelq'un) furtiuement en ſon oeuure : Mais ie n'y ſuis tant affecté, que

facilement ie ne m'en retire, ſi la fortune me veult preſenter quelque choſe, ou auecques plus grand fruict ie puiſſe occuper mon eſprit. Ie te prie donques amy lecteur, me faire ce biẽ de penſer que ma petite muſe telle qu'elle eſt, n'eſt toutefois eſclaue, ou mercenaire comme d'ung tas de rymeurs à gaiges : elle eſt ſerue tant ſeulement de mon plaiſir. Ie te prie encores ne trouuer mauuais cet aduertiſſemẽt, ou t'ẽnuyer de ſa lõgueur, cõme oultrepaſſant les bornes d'une epiſtre : En recõpence de quoy ie te fay' preſẽt de mõ Oliue augmẽtée de plus de la moitié, & d'une Muſagnoeomachie : c'eſt a dire la Guerre des Muſes & de l'Ignorãce. Ceux qui ne treuuent rien bon, ſi non ce qui ſort de leur main, y trouuerront à mordre en beaucoup de lieux : meſme en cet endroict ou ie fay mention de quelques ſcauans hommes de noſtre France. Les vns diront que i'en ay laiſſé, que ie ne deuoy' pas oublier. Les aultres, que ie n'ay pas gardé l'ordre : nommant quelques vngs les derniers, qui meritoiẽt bien eſtre au premier ranc. Ie n'ay qu'vne petite reſponſe à toutes ces obiections friuoles : c'eſt, que mon intention n'eſtoit alors d'ecrire vne hyſtoire, mais vne poëſie. Et combien ce genre d'eſcrire eſt peu conſciencieux en telles choſes, ie m'en rapporte ſeulement à ceux qui l'entendent. Mais pour quoy pren-ie tant de peine lecteur, à preoccuper l'excuſe de ce qui ſera trouué (peult eſtre) la moindre faulte de mes oeuures ? I'ay touſiours eſtimé la poëſie comme vng ſomptueux banquet, ou chacun eſt le bien venu, & n'y force lon perſonne de manger d'une viande, ou boire d'un vin, ſ'il n'eſt à ſon gouſt, qui le ſera (poſſible) a celuy d'un aultre. C'eſt encor' la raiſon pourquoy i'ay ſi peu curieuſemẽt regardé a l'orthographie : la voyant auiourdhuy auſſi diuerſe, qu'il y a de ſortes d'ecriuains. I'appreuue, & loue grandement les raiſons de ceux, qui l'ont voulu reformer : mais voyãt que telle nouueaulté deſplaiſt autant aux

doctes comme aux indoctes : i'ayme beaucoup mieulx louer leur inuention que de la ſuyure : pource que ie ne fay pas imprimer mes oeuures en intention qu'ilz ſeruent de cornetz aux apothequaires : ou qu'on les ẽploye à quelque aultre plus vil meſtier. Si tu treuues quelques faultes en l'impreſſiõ tu ne t'en dois prendre à moy, qui m'en ſuis rapporté a la foy d'autruy Puis le labeur de la correction eſt tel, ſingulieremẽt en vn œuure nouueau, que tous les yeux d'Argus ne fourniroient à voir les faultes, qui ſ'i treuuent.

A DIEV AMI LECTEVR,

Erratum

FAULTES EN L'IMPRESSION, QUI N'ONT
ESTÉ CORRIGÉES EN TOUS
LES LIURES

Au VII Sõnet, ligne ix, pour Cousteaux lizes Coustaux

Au XLIIII. ligne xii, pour aime, lizes ame.

Au XLV. ligne ix. pour etendu lizez entendu & en la ligne xi pour entendu lizez etendu.

Au LVII. ligne i. pour Qui nombré, lizez Qui a nombré.

Au LXVIII. ligne iiii. pour de laqs, lizez des laqs. & en la ligne xii. pour d'anger lizez danger.

Au LXXVIII. ligne. ix. pour Caralines, lizez Coralines.

Au LXXXVI. ligne derni...[illisible], pour te te ſoit, lizez te ſoit :

Au XCV. ligne vii. pour ebauoyans lizez ebanoyans.

Au XCIX. ligne xi. pour anguer, lizez augure.

Au XCVIII. ligne viii. pour eu lizez en.

Au CVII. ligne iiii. pour porte lizez perte.

Au C. ligne xii. pour epounte lizez épouante & en la ligne xiii. pour puaante lize puante.

Ioannes Auratus in Oliuam

Ioannes Auratus in Oliuam

Sola virûm nuper volitabat docta per ora
Laura, tibi Tuſcis dicta Petrarqua, Sonis.
Tantáque vulgaris fuerat facundia linguæ,
Vt premeret fastu ſcripta vetusta ſuo.
At nunc Tuſcanam Lauram comitatur Oliua
Gallica, Bellaii cura, laborque ſui.
Phœbus amat Laurum, glaucam ſua Pallas Oliuā.
Ille ſuum vatem, necminus iſta ſuum.

Salmonii Macrini

SALMONII MACRINI IVliodunensis Ode in Oliuam Ioachimi Bellaii Adensis.

SVPREME Vatum hîc poſtera quos feret,
Exacta & ætas quos tulit hactenus,
Facunde Bellai coruſcum
Andegauis, Ligerique lumen :
Me bellicoſo condita Iulio
Illuſtre cuius nomen habet, tulit
Vrbs anſerem raucé ſtrepentem
Inter Apollíneos olores.
Dulci tuo effers carmine me tamen,
Inter poëtas atquæ aliquem facis,
De muſca auens barrhum videri,
Metior at modulo meo me,
Dixere multi Pictona quem prius :
Malim ſed Andes ſins mihi patria,
Vrbs vrbium quòd noſtra prorſus
In medio ſit a ſt duarum.
De iudicatum ſic & Horatio :
Lucanus, ænceps, eſſet an Appulus,
Vtrumque ſub ſinem colonus
Cùm Venuſinus agros araret.
Tepropter atqui hinc Andegauus ferar,
Excîtus auræ flatibus vt tuæ,
Sublime cantem, prosperóque
Sydera celſa petam volatu.

Felix Oliuæ carminibus tuæ,
An vate felix illa ſuo magis,
Lauram ſecutura hinc Petrarchæ,
Quintiliam, Nemeſin, Corinnam ?
Coniungeretur is vtinam mea
Olinv Gelonis ! mortua ſit licet,
Triſtemque decedens Macrinum
Liquerit heu, ſaturumquæ vitæ.
Sic illa vixit cum vnanimi viro,
Laude vt perenni digna ſit euehi :
At ſolus argutis valeres
Tu facere id Ioachime, rithmis.

L'Olive

L'OLIUE.

I.

IE ne quiers pas la fameuſe couronne,
Saintct ornement du Dieu au chef doré,
Ou que du Dieu aux Indes adoré
Le gay chapeau la teste m'enuironne.
Encores moins veulx-ie, que lon me donne
Le mol rameau en Cypre decoré,
Celuy, qui eſt d'Athenes honoré
Seul ie le veulx, & le ciel me l'ordonne
O tigȩ heureux, que la ſage Déeſſe
En ſa tutelle, & gardȩ a voulu prendre,
Pour fairȩ honneur à ſon ſacré autel !

Orne mon chef, donne moy hardieſſe
De te chanter, qui eſpere te rendre
Egal vn iour au laurier immortel.

II.

D'amour, de grac¢, & de haulte valeur
Les feux diuins estoient ceinctz, & les cieulx
S'estoient vestuz d'vn manteau precieux
A raiz ardens, de diuerſe couleur.
Tout estoit plein de beauté de bonheur
La mer tranquill¢, & le vent gracieulx,
Quand celle la naquit en ces bas lieux
Qui a pillé du monde tout l'honneur.
Ell' priſt ſon teint des beaux lyz blanchiſſans,
Son chef de l'or, ſes deux leures des rozes,
Et du ſoleil ſes yeux resplandiſſans.
Le ciel vſant de liberalité
Miſt en l'esprit ſses ſemences encloſes,
Son nom des Dieux priſt l'immortalité.

III.

Loyre fameux, qui ta petite ſource
Enfles de maintz gros fleuues, & ruyſſeaux,
Et qui de loing coules tes cleres eaux
En l'Ocean d'une aſſez vive courſe.
Ton chef royal hardiment bien hault pouſſe
Et apparoy entre tous les plus beaux
Comm¢ vn thaureau ſur les menuz troupeaux
Quoy que le Pau eniieux s'en courrouſſe.
Commande doncq' aux gentiles Naiades

Sortir dehors leurs beaux palais humides
Avecques toy, leur fleuue paternel.
Pour ſaluer de ioyeuſes aubades
Celle qui t'a, & tes filles liquides
Deifié de ce bruyt eternel.

IIII.

L'heureuſe branch⸗ à Pallas conſacrée,
Branche de paix, porte le nom de celle.
Qui le ſens m'oſt⸗, & ſoubz grand' beauté cele
La cruaulté, qui à Mars tant agrée.
Delaiſſe donq' ô cruell⸗ obstinée !
Ce tant doulx nomz ou bien te monstre telle,
Qu'ainſi qu'en tout ſembles estre immortelle,
Sembles le nom auoir par destinée.
Que du hault ciel il t'ait eté donné
Ie ne ſuis point de le croir⸗ etonné
Veu qu'en esprit tu es la ſouueraine.
Et que tes yeux à ceulx, qui te contemplent,
Coeur, corps, esprit, ſens, am⸗, & vouloir emblent
Par leur doulceur angelique, & ſeraine.

V.

C'etoit la nuyt que la diuinité
Du plus hault ciel en terre ſe rendit
Quand deſſus moy Amour ſœn arc tendit
Et me fiſt ſerf de ſa grand' deité.
Ny le ſainct lieu de telle cruaulté,
Ny le tens meſm⸗ aſſez me deffendit :
Le coup au coeur par les yeux deſcendit

Trop ententifz à ceste grand' beauté.
Ie penſoy' bien que l'archer euſt viſé
A tous les deux, & qu'vn meſme lien
Nous deuſt enſemblȩ egalement conioindre.
Mais commȩ aueuglȩ, enfant, mal auiſé,
Vous a laißée (helas) qui eties bien
La plus grand' proyȩ, & à choiſi la moindre.

VI.

Commȩ on ne peult d'oeil constant ſoustenir
Du beau Soleil la clarté violente,
Außi qui void vostre face excellente,
Ne peult les yeulx aſſez fermes tenir.
Et ſi de pres il cuyde paruenir
A contempler vostre beauté luyſante,
Telle clarté à voir luy est nuyſante
Et ſi le faict aueugle deuenir.
Regardez doncq' ſi ſuffiſant ie ſuys
A vous louer, qui ſeulement ne puys
Voz grands beautez contempler à mon gré.
Que ſi mes yeulx auoient vn tel pouuoir,
I'estimeroy' plus fermes les auoirs,
Que n'a l'oyſeau à Iupiter ſacré.

VII.

De grand' beauté ma Déeſſȩ eſt ſi pleine,
Que ie ne voy' choſȩ au monde plus belle.
Soit que le front ie voyȩ, ou les yeulx d'elle,
Dont la clarté ſaincte me guydȩ, & meine.
Soit ceste bouchȩ, ou ſouſpirȩ vne halaine,

Qui les odeurs des Arabes excelle,
Soit ce chef d'or, qui rendoit l'eſtincelle
Du beau Soleil honteuſe, obſcure, & vaine.
Soient ces coustaux d'albaſtre, & main polie,
Qui mon coeur ſerre, enferme, estreinct, & lie,
Bref, ce que d'elle on peult ou voir, ou croyre,
Tout eſt diuin, celeſte, incomparable :
Mais i'oſe bien me donner ceste gloyre,
Que ma conſtance eſt trop plus admirable.

VIII.

Auray'-ie bien de louer le pouuoir
Ceste beauté, qui decore le monde ?
Quand pour orner ſa cheuelure blonde
Ie ſens ma langue ineptement mouuoir ?
Ny le romain, ny l'atique ſçauoir,
Quoy que la fuſt l'ecolle de faconde,
Aux cheueulx meſme, ou le fin or abonde,
Euſſent bien faict à demy leur deuoir.
Quand ie les voy' ſi reluyſansn, & blons,
Entrenouez, creſpes, egaulx, & longs,
Ie m'eſmerueille, & fay' telle complaincte.
Puis que pour vous (cheueulx) i'ay tele martyre,
Que n'ay-ie beu à la fontaine ſaincte ?
Ie mourroy' cygne, ou ie meurs ſans mot dire.

IX.

Garde toy bien ô gracieux Zephire !
D'empeſtrer l'eſle en ces beaulx nœuds epars,
Que ça, & là, doulcement tu depars,

Sur ce beau col de marbrȩ, & de porphire.
Si tu t'y prens, plus ne vouldra nous ryre
Le verd printemps : ainçoys de toutes pars
Flore voyant que d'autrȩ amour tu ards,
Fera ſes fleurs deſſecher par grand' ire.
Que d'y-ie las ! Zephire n'eſt ce point,
C'est toy Amour, qui voles en ce point,
Tout à l'entour, & par dedans ces retz.
Que tu as faictz d'art plus laborieux
Que ceulx, auſquelz iadis feurent ſerrez
Ta doulce merȩ, & le Dieu furieux.

X.

Ces cheueux d'or ſont les liens Madame,
Dont fut premier ma liberté ſurpriſe,
Amour la flammȩ autour du coeur epriſe,
Ces yeux le traict, qui me transperſe l'ame.
Fors ſont les neudz, aprȩ, & viue la flamme
Le coup, de main à tyrer bien appriſe,
Et toutesfois i'aymȩ, i'adorȩ, & priſe
Ce qui m'etraint, qui me bruſle, & etame.
Pour briſer donq', pour eteindrȩ, & guerir
Ce dur lien, cestȩ ardeur, ceste playe,
Ie ne quier fer, liqueur' ny medecine,
L'heur, & plaiſir, que ce m'eſt de perir
De telle main, ne permect quȩ i'eſſaye
Glayue trenchant, ny froydeur, ny racine.

XI.

Des veniz emeuz la raigȩ impetueuſe
Vn voyle noir etendoit par les cieux,
Qui l'orizon iuſq' aux extremes lieux
Rendoit obſcur, & la mer fluctueuſe.
De mon ſoleil la clarté radieuſe
Ne daignoit plus aparoitrȩ à mes yeulx
Ains m'annonçoient les flotz audacieux
De tous costez vne mort odieuſe.
Vne peur froidȩ auoit ſaiſi mon ame
Voyant ma nef en ce mortel danger,
Quand de la mer la fille ie reclame,
Lors tout ſoudain ie voy' le ciel changer,
Et ſortir hors de leurs nubileux voy les
Ces feux iumeaux, mes fatales etoiles.

XII.

Ole ça viȩ à peu pres expirée
Le ſeul filet ! yeux, dont l'aueugle archer
A bien ſceu mil', & mil' fleches laſcher
Sans qu'il en ait oncq' vnȩ vain tirée.
Toute ma forcȩ eſt en vous retirée,
Vers vous ie vien' ma gueriſon chercher,
Qui pouuez ſeulz la playe deſſecher,
Que i'ay par vous (ô beaux yeux !) endurée.
Vous estes ſeulz mon etoilé amyable,
Vous pouuez ſeulz tout l'ennuy terminer,
Ennuy mortel de mon amȩ offenſée.
Vostre clarté me ſoit doncq' pitoyable,
Et d'vn beau iour vous plaiſȩ illuminer
L'obſcure nuyt de ma triste penſée.

XIII.

La belle main, dont la forte foibleſſe
D'vn ioug captif domte les plus puiſſans
La main, qui rend les plus ſains languiſſans
Debendant l'arc meurtrier, qui les coeurs bleſſe,
La belle main, qui gouuerne, & radreſſe
Les freinz dorez des oiſeaux blanchiſſans,
Quand ſur les champs de pourpre rougiſſans
Guydent en l'air le char de leur maistreſſe,
Si bien en moy a graué le protraict
De voz beautez au plus beau du ciel nées,
Que ny la fleur, qui le ſommeil attraict,
Ny toute l'eau d'oubly, qui en eſt ceinte,
Effaceroient en mil', & mil' années
Vostre figure en vn iour en moy peinte.

XIIII.

Le fort ſommeil, que celeſte on doibt croyre,
Plus doulx que miel, couloit aux yeulx laſſez
Lors que d'amour les plaiſirs amaſſez
Entrent en moy par la porte d'iuoyre.
I'auoy' lié ce col de marbre : voyre
Ce ſein d'albaſtre en mes bras enlaſſez
Non moins qu'on void les ormes embraſſez
Du ſep laſcif, au fecond bord de Loyre.
Amour auoit en mes laſſes mouëlles
Dardé le traict de ſes flammes cruelles,
Et l'ame erroit par ces leures de roſes.
Preste d'aller au fleuue obliuieux

Quand le reueil de mon ayſ¢ enuieux
Du doulx ſommeil a les portes decloſes.

XV.

Pié, que Thetis pour ſien euſt auoué,
Pié, qui au bout monstres cinq pierres telles,
Que l'orient ſeroit enrichi d'elles,
Cil orient en perles tant loué.
Pié albastrin, ſur qui eſt appuyé
Le beau ſeiour des graces immortelles,
Qui feut baty ſur deux coulonnes belles
De marbre blanc, poly, & eſſuyé.
Si l'oeil n'a plus de me nourir eſmoy,
Si ſes theſors la bouche ne m'octroye,
Si les mains ſont en mes playes ſi fortes,
Au moins (ô pié) n'eſloingne point de moy
Mon triste coeur, dont Amour a faict proye.
L'empriſonnant en ce corps, que tu portes.

XVI.

Qui a peu voir celle, que Dél¢ adore,
Se deualer de ſon cercle congneu,
Vers le pasteur d'vn long ſommeil tenu
Deſſus le mont, qui la Carie honore.
Et qui a veu ſortir la bell¢ Aurore
Du iaulne lict de ſon espoux chenu
Lors que le ciel encor' tout pur & nu
De mainte roſ¢ indique ſe colore.
Celuy a veu encores (ce me ſemble)
Non point les lyz, & les roſes enſemble,

Non ce, que peult le printemps conceuoir.
Mais il a veu la beauté nompareille
De ma Déeſſ¢, ou reluyr¢ on peult voir
Le clere Lun¢, & l'Aurore vermeille.

XVII.

I'ay veu Amour, (& tes beaulx traictz dorez
M'en ſoient teſmoings,) ſuyuant ma ſouuereine,
N'aistre les fleurs de l'infertile arene
Apres ſes pas dignes d'estr¢ adorez.
Phebus honteux ſes cheueulx honorez
Cachez alors, que les vents par la plaine
Eparpilloient de leur ſouẽſu¢ halaine
Ceulx là, qui ſont de fin or colorez.
Puis s'en voler de chaſcun oeil d'icelle
Iuſques au ciel vne viu¢ etincelle
Dont furent faictz deux astres clers, & beaux.
Fauoriſans d'influences heureuſes
(O feux diuins ! ô bienheureux flambeaulx !)
Tous coeurs bruſlans aux flammes amoureuſes

XVIII.

Le chef doré cestuy blaſonnera,
Cestuy le corps, l'autre le blanc iuoire
De l'estommac, l'autr¢ eternelle gloire
Aux yeux archers par ſes vers donnera.
Comm¢ vne fleur tout cela perira,
Mais en esprit, en facond¢, & memoire,
Quand l'aag¢ aura ſur la beauté victoire,
Mieux que deuant Madame florira.

Que ſi en moy le ſouuerain donneur
Pour tel ſubiect heureusement pourſuyure
Euſt mis tant d'art, tant de grac¢, & bonheur,
Mieux qu'en tableau, en brõze, en marbr¢, en cuyure
Ie luy feroy', & à moy vn honneur,
Qui ell¢, & moy feroit viur¢, & reuiure.

XIX.

Face le ciel (quand il vouldra) reuiure
Liſipp¢, Apell¢, Homere, qui le pris
Ont emporté sur tous humains espris
En la ſtatu¢, au tableau, & au liure.
Pour engraver, tirer, decrir¢, en cuyure,
Peintur¢, & vers, ce qu'en vous eſt compris,
Si ne pouroient leur ouvraig¢ entrepris
Cyzeau, pinceau, ou la plume bien ſuyure.
Voila pourquoy ne fault, que je ſouhete
De l'engraueur, du peintr¢, ou du poëte
Marteau, couleur, ny encr¢, ô ma Déeſſe !
L'art peult errer, la main fault, l'oeil s'ecarte.
De voz beautez mon coeur ſoit doncq' ſans ceſſe
Le marbre ſeul, & la tabl¢, & la charte.

XX.

Puis que les cieux m'auoient predestiné
A vous aymer, digne obiect de celuy,
Par qui Achille eſt encor' auiourdhuy
Contre les Grecz pour s'amye obstiné,
Pourquoy auβi n'auoient-ilz ordonné
Renaitr¢ en moy l'am¢, & l'esprit de luy ?

Par maintz beaux vers teſmoings de mon ennuy
Ie leur rendroy', ce qu'ilz vous ont donné.
Helas Naturę, au moins puis que les cieux
M'ont denié leurs liberalitez,
Tu me deuois cent langues, & cent yeux,
Pour admirer, & louer cete la,
Dont le renom (pour cent graces, qu'ellę a)
Merite bien cent immortalitez.

XXI.

Les bois fueilleuz, & les herbeuſes riues
N'admirent tant parmy ſa troupe ſaincte
Dianę, alors que le chault l'a contrainte
De pardonner aux bestes fugitiues,
Que tes beautez, dont les autres tu prives
De leurs honneurs, non ſans enuie mainte
Veu que tu rends toute lumierę etainte
Par la clarté de deux etoiles viues.
Les demydieux, & les nymphes des bois
Par l'epeſſeur des forestz cheuelues
Te regardant, s'etonnent maintesfois,
Et pour à Loirę eternité donner
Contre leurs bords ſes filles impolues
Font ton hault bruit ſans ceſſe reſonner.

XXII.

Odoulce ardeur, que des yeulx de ma dame
Amour auecq' ſa torche acoustumée
Dedans mon coeur a ſi bien allumée,
Que ie la ſen au plus profond de l'ame !

Combien le ciel fauorable ie clame,
Combien Amour, combien ma destinée,
Qui en ce point ma vie ont terminée
Par le torment d'vne ſi doulce flamme !
Qu'en moy (Amour) ne durent tes doulx feux,
Ie ne le puys & pouuoir ne le veulx
Bien que la chair ſoit caducque, & mortelle.
Car ceſte ardeur, dont mon ame eſt rauie,
Prendra außi immortalité d'elle
Viuant par mort d'vne eternelle vie.

XXIII.

Si des beaux yeux, ou la beaulté ſe mire,
Voire le ciel, & la nature, & l'art,
Depent le frein, qui en plus d'vne part
À ſon plaiſir & m'arreſte, & me vire,
Pourquoy ſont-ilz armez d'orgueil, & d'ire ?
Pourquoy s'esteint ce doulx feu, qui en part ?
Pourquoy la main, qui le coeur me depart,
Cache ces retz, liens de mon martire ?
O belle main ! ô beaux cheueux dorez !
O clers flambeaux dignes d'estre adorez !
Par qui ie crain', i'espere, ie lamente.
Mon fier destin, & vostre force extreme,
En vous aimant, me commandent, que i'aime
L'heureux obiect du bien, qui me tormente.

XXIIII.

Piteuſe voix, qui ecoutes mes pleurs,
Et qui errant entre rochiers & bois

Auecques moy : m'as ſemblé maintesfoys
Auoir pitié de mes triſtes douleurs.
Voix qui tes plainz meſles à mes clameurs,
Mon dueil au tien, ſi appeller tu m'oys
Oliuȩ Oliuȩ. & Oliuȩ eſt ta voix,
Et m'eſt auis, qu'auecques moy tu meurs.
Seule ie t'ay pitoyable trouuée.
O noble Nymphe en qui (peult estre) encores
L'antique feu de nouueau s'euertue.
Pareillȩ amour nous auons eprouuée,
Pareille peinȩ außi nous ſouffrons ores.
Mais plus grandȩ eſt la beaulté, qui me tue.

XXV.

Ie ne croy point, veu le dueil que ie meine
Pour l'apre ardeur d'vne flamme ſubtile,
Que mon oeil feuſt en larmes ſi fertile,
Si n'euſſȩ au chef d'eau viuȩ vne fonteine.
Larmes ne ſont, qu'auecq' ſi large vene
Hors de mes yeux maintenant ie diſtile,
Tout pleur ſeroit à finir inutile
Mon dueil, qui n'eſt qu'au meillieu de ſa peine.
L'humeur vitalȩ en ſoy toute reduite
Deuant mon feu craintiue prent la fuyte
Par le ſentier, qui meine droict aux yeux.
C'eſt cetȩ ardeur, dont mon ame rauie
Fuyra a bien toſt la lumiere des cieux,
Tirant à ſoy & ma peinȩ & ma vie.

XXVI.

La nuit m'eſt courtɇ, & le iour trop me dure,
Ie fuy l'amour, & le ſuy' à la trace,
Cruel me ſuis, & requier' vostre grace,
Ie pren' plaiſir au torment, que i'endure.
Ie voy' mon bien, & mon mal ie procure,
Deſir m'enflamme, & crainte me rend glace,
Ie veux courir, & iamais ne deplace
L'obſcur m'eſt cler, & la lumierɇ obſcure.
Votre ie suis & ne puis estre mien,
Mon corps est libre, et d'un etroit lien
Ie ſen' mon coeur en priſon retenu.
Obtenir veux, & ne puis requerir,
Ainsi me bleſſɇ, & ne me veult guerir
Ce vieil enfant, aueuglɇ archer, & nu.

XXVII.

Quand le ſoleil lave ſa teste blonde
En l'Ocean, l'humidɇ, & noire nuit
Vn coy ſommeil, vn doulx repos ſans bruit
Epant en l'air, ſur la terre, & ſoubz l'onde.
Mais ce repos, qui ſoulaige le monde
De ſes travaux, eſtce, qui plus me nuiſt,
Et d'astres lors ſi grand nombre ne luiſt,
Que i'ay d'ennuiz, & d'angoiſſe profonde.
Puis quand le ciel de rougeur ſe colore,
Ce que ie puis de plaiſir conceuoir,
Semble renaitrɇ avec la bellɇ Aurore.
Mais qui me fait tant de bien receuoir ?
Le doulx espoir, que i'ay de bien toſt voir
L'autre ſoleil, qui la terre decore.

XXVIII.

Ce que ie ſen', la langue ne refuſe
Vous decouurir, quand ſuis de vous abſent,
Mais tout ſoudain que pres de moy vous ſent,
Elle deuient & muette, & confuſe.
Ainſi, l'espoir me promect, & m'abuſe,
Moins pres ie ſuis quand plus ie ſuis preſent.
Ce qui me nuiſt, c'eſt ce, qui m'eſt plaiſent,
Ie quier' cela, que trouver ie recuſe.
Ioyeux la nuit, le iour triste ie ſuis.
I'ay en dormant ce, qu'en veillant pourſuis
Mon bien eſt faulx, mon mal eſt veritable.
D'vne me plain', & deffault n'eſt en elle,
Fay' doncq' Amour, pour m'estre charitable,
Breue ma vie, ou ma nuit eternelle.

XXIX.

Les cieux, l'amour, la mort, & la nature,
Honneur, credit, faveur, enuie, ou crainte
De ceste forme en moy ſi bien emprainte
N'effaceront la viue protraiture.
Ivoire, gemme, & toute pierre dure
Se peut briſer, ſi du fer eſt attainte,
Mais bien qu'ell' ſoit de ſe rompre contrainte,
De ſe changer iamais ell' n'endure.
Mon coeur eſt tel : & me le fiſt prouuer
Amour, alors que pour vous y grauer,
A coups de trait me liura la bataille.
Ie ſçay combien ſon arc y trauailla,

Plus de cent coups, non vn ſeul, me bailla
Premier qu'il peuſt en lever vn¢ ecaille.

XXX.

Bien que le mal, que pour vous ie ſupporte,
Soit violent, toutesfois ie ne l'oſe
Appeller mal, pour ce qu'aucune choſe
Ne vient de vous, qui plaiſir ne m'apporte.
Mais ce m'eſt bien vne douleur plus forte
Que ie ne puys de ma triſteß¢ encloſe
Tourner la clef, lors que ie me dispoſe
A vous ouurir de mes penſers la porte.
Si donc mes pleurs, & mes ſoupirs cuyſans
Si mes ennuiz ne vous ſont ſuffiſans
Temoings d'amour, quele plus ſeure preuue.
Quel¢ autre foy, ſi non mourir, me reste :
Mais le remede (helas) trop tard ſe treuue
A la douleur, que la Mort manifeste.

XXXI.

Le grand flambeau gouuerneur de l'année,
Par la vertu de l'enflammée corne
Du blanc thaureau, prez, montz, riuaiges orne
De mainte fleur du ſang des princes née.
Puis de ſon char la roüe estant tournée
Vers le cartier prochain du Capricorne,
Froid eſt le vent la ſaiſon nu¢ & morne,
Et toute fleur deuient ſeich¢, & fenée.
Ainſi, alors que ſur moy tu etens
O mon Soleil ! tes clers rayons epars,

Sentir me fais vn gracieux printens.
Mais tout ſoudain que de moy tu depars,
Ie ſens en moy venir de toutes pars
Plus d'vn hyuer, tout en un meſme tens.

XXXII.

Tout ce, qu'icy la Nature enuironne,
Plus toſt il naiſt, moins longuement il dure.
Le gay printemps s'enrichiſt de verdure,
Mais peu fleuriſt l'honneur de ſa couronne.
L'ire du ciel facilement etonne
Les fruicts d'esté, qui craignent la froidure
Contre l'hiuer ont l'ecorce plus dure
Les fruicts tardifs, ornement de l'autonne.
De ton printemps les fleurettes ſeichées
Seront vn iour de leur tige arrachées,
Non la vertu, l'esprit, & la raiſon.
A ces doulx fruicts en toy meurs deuant l'aage
Ne faict l'esté, ny l'autonne dommage,
Ny la rigueur de la froide ſaiſon.

XXXIII.

Opriſon doulce, ou captif ie demeure
Non par dedaing, force, ou inimitié,
Mais par les yeulx de ma doulce moitié
Qui m'y tiendra iuſq' à tant que ie meure.
O l'an heureux, le mois, le iour, & l'heure,
Que mon coeur fut auecq' elle allié !
O l'heureux nœu, par qui i'y fu' lié,
Bien que ſouuent ie plain', ſouspire & pleure !

Tous priſonniers, vous etes en ſoucy,
Craignant la loy, & le iuge ſeuere
Moy plus heureux, ie ne ſuis pas ainſi.
Mile doulx motz, doulcement exprimez,
Mil' doulx baiſers, doulcement imprimez,
Sont les tormens ou ma foy perſeuere.

XXXIIII.

Après auoir d'vn bras victorieux
Domté l'effort des ſuperbes courages,
Aucuns iadis bastirent haulx ouurages,
Pour ſe venger du temps iniurieux.
Autres craignans leurs actes glorieux
Aſſuietir à flammes, & orages,
Firent ecriz, qui malgré telz ourrage
Ont faict leurs noms voler iuſques aux cieulx.
Maintz au iourdhuy en ſigne de victoire
Pendent au templȩ armes bien etophées,
Mais ie ne veulx acquerir telle gloire.
Auoir esté par vous vaincu, & pris,
C'eſt mon laurier, mon triomphȩ, & mon prix,
Qui ma depouillȩ egalȩ à leurs trophées.

XXXV.

Me ſoit amour ou rudȩ, ou fauorable,
Ou hault, ou bas me pouſſe la fortune,
Tout ce, qu'au coeur ie ſen' pour l'amour d'vne,
Iuſq' à la mort, & plus, ſera durable.
Ie ſuis le roc de foy on variable,
Que vent, que mer, que le ciel importune,

Et toutesfois aduerſ¢, ou oportune
Soit la ſaiſon, il demeur¢ imployable.
Plus toſt voudra le diamant apprendre
A s'amolir de ſon bon gré, ou prendre
Soubz vn buvin de plom, diuerſe forme,
Que par nouueau ou bonheur, ou malheur
Mon coeur, ou eſt de voſtre grand' valeur
Ie vray protraict, en autre ſe transforme.

XXXVI.

L'vnic oiſeau (miracl¢ emerueillable)
Par feu ſe tu¢, ennuyé de ſa vie,
Puis quand ſon am¢ eſt par flammes rauie,
Des cendres naiſt vn autr¢ à luy ſemblable.
Et moy qui ſuis l'vnique miſerable,
Faché de viur¢ vne flamm¢ ay ſuyuie,
Dont conuiendra bien toſt, qui ie deuie,
Si par pitié ne m'etes ſecourable.
O grand' doulceur ! ô bontè ſouueraine !
Si tu ne veulx dur¢, & inhumain¢ estre
Soubz ceste fac¢ angeliqu¢, & ſeraine,
Puis qu'ay pour toy du Phenix le ſemblant,
Fay qu'en tous poinctz ie luy ſoy' reſemblant,
Tu me feras de moymeſme renaistre.

XXXVII.

Celle, qui tient par ſa fiere beauté
Les Dieux en feu, en glac¢ aiſ¢, & martire,
L'oeil impiteux ſoudain de moy retire,
Quand ie me plain' à ſa grand' cruauté.

Si ie la ſuy' ell' fuit d'autr¢ couté
Si ie me deulx, mes larmes la font rire,
Et ſi ie veulx ou parler, ou ecrire,
D'elle iamais ne puis estr¢ ecouté.
Mais (ô moy ſot !) de quoy me doy-ie plaindre,
Fors du deſir, qui par trop hault ataindre,
Me porte au lieu, ou il bruſle ſes aeſles ?
Puis moy tumbé, Amour, qui ne permet
Finir mon dueil, ſoudain les luy remet,
Renouuelant mes cheutes eternelles.

XXXVIII.

Sacrée, ſainct¢, & celeste figure,
Pour qui du ciel l'admirabl¢, & hault temple
Semble courbé, afin qu'en toy contemple
Tout ce, que peult ſon industri¢ & cure.
Si de tes yeulx les beaulx raiz d'auanture
Daignent mon coeur echaufer, il me ſemble
Qu'en moy ſoudain vn feu diuin s'aſſemble,
Qui mu¢, alier¢, & rauiſt ma nature.
Et ſi mon oeil oſe ſe bazarder
A contempler vne beauté ſi grande,
Vn Ang¢ adonq' me ſemble regarder.
Lors te faiſant d'am¢, & de corps offrande
Ne puis le coeur idolatre garder,
Qu'il ne t'ador¢, & ſes veux ne te rande.

XXXIX.

Plus ferme foy ne fut onques iurée
A nouueau princ¢, ô ma ſeule princeſſe !

Que mon amour, qui vous ſera ſans ceſſe
Contre le temps, & la mort aſſeurée.
De foſſe creuſe, ou de tour bien murée
N'a point beſoing de ma foy la fortreſſe,
Dont ie vous fy' dame, roinɇ, & maistreſſe,
Pour ce qu'ell' eſt d'eternelle durée.
Theſor ne peult ſur ellɇ estre vainqueur,
Vn ſi vil prix n'aquiert vn gentil coeur :
Non point ſaueur, ou grandeur de lignage,
Qui eblouiſt les yeulx du populaire,
Non la beauté, qui vn leger courage
Peult emouuoir, tant que vous, me peult plaire.

XL.

Si des ſaincts yeulx qui ie vois adorant,
Vient mon ardeur, ſi les mieuns d'heurɇ en heure
Par le degout des larmes, que ie pleure,
Donnent vigueur à mon feu deuorant,
Si mon esprit vif dehors, & mourant
Dedans le cloz de ſa propre demeure,
Vous contemplant, permet bien que ie meure
Pour estrɇ en vous, plus qu'en moy, demeurant,
Bien eſt le mal & violent, & fort,
Dont la doulceur coulpable de ma mort
Me faict aueuglɇ à mon prochain dommage.
Cruel tyran de la ſerue penſée,
De ce loyer eſt donq' recompenſée
L'ame qui faict à ſon ſeigneur hommage.

XLI.

Ie ſuis ſemblablɇ au marinier timide,
Qui voyant l'air ça, & la ſe troubler,
La mer ſes flotz ecumeux redoubler,
Sa nef gemir ſoubz ceste forcɇ humide,
D'art, d'induſtriɇ, & d'esperance vide
Penſe le ciel, & la mer s'aſſembler,
Se met à plaindrɇ, à crier, à trembler,
Et de ſes veux les Dieux enrichir cuyde.
Le nocher ſuis, mes penſers ſont la mer,
Soupirs, & pleurs ſont les ventz, & l'orage,
Vous ma Déeſſɇ etes ma clerɇ etoile,
Que ſeule doy', veux, & puis reclamer,
Pour aſſeurer la nef de mon courage,
Et eclerſir tout ce tenerbreux voile.

XLII.

Les chaulx ſoupirs de ma flammɇ incongnue
Ne ſont ſoupirs, & telz ne les veulx dire,
Mais bien vn vent : car tant plus ie ſoupire,
Moins de mon feu la chaleur diminue.
Ma viɇ en eſt toutesfois ſoutenue,
Lors que par eulx de l'ardeur ie respire,
Ma peinɇ auſsi par eulx meſmes empire,
Veu que ma flammɇ en eſt entretenue.
Tout cela vient de l'Amour, qui enflamme
Mon estommac d'vnɇ eternelle flamme,
Et puis l'euentɇ au tour de luy volant.
O petit Dieu, qui terrɇ, & ciel allumes !
Par quel miraclɇ en feu ſi violant
Tiens-tu mon coeur, & point ne le conſumes ?

XLIII.

Penſer volagé, & leger comme vent,
Qui or' au ciel, or' en mer, or' en terre
En vn moment cours, & recours grand erre,
Voiré au ſeiour des ombres bien ſouuent.
Et quelque part, que voiſes t'eſleuant,
Ou rabaiſſans, cell, qui me faict guerre,
Celle beauté, touſiours deuant toy erre,
Et tu la vas d'vn leger pié ſuyuant.
Pourquoy ſuis-tu (ô penſer trop peu ſage !)
Ce, qui te nuiſt ? pourquoy vas-tu ſans guide,
Par ce chemin plein d'erreur variable ?
Si de parler au moins euſſes l'vſage,
Tu me rendrois de tant de peines vide,
Toy en repos, & elle pitoyable.

XLIIII.

Au gouſt de l'eau la fieure ſe rappaiſe,
Puis s'euertué au cours, qui ſembloit lent,
Amour auſsi m'eſt humblé, & violent
Quand le coral de voz leures ie baiſe.
L'eau goutté à goutté anime la fournaize
D'vn feu couuert le plus etincelant :
L'ardent deſir, que mon coeur va celant,
Par voz baiſers ſe faict plus chault que braize.
D'vn grand traict d'eau, qui freſchement distile,
Souuent la fieuré eſtetainte, Madame.
L'ondé à grand flot ren la flammé inutile.
Mais ô baiſers, delices de mon ame !

Vous ne pouriez, & fußiez vous cent mile,
Guerir ma fieure, ou eteindre ma flamme.

XLV.

Ores qu'en l'air le grand Dieu du tonnerre
Se rue au ſeing de ſon epouſe amée,
Et que de fleurs la nature ſemée
A faict le ciel amoureux de la terre.
Or' que des ventz le gouuerneur deſſerre
Le doux Zephire, & la foreſt armée
Voit par l'épaiz de ſa neuue ramée
Maint libre oiſeau, qui de tous coutez erre.
Ie vois faiſant vn cry non entendu
Entre les fleurs du ſang amoureux nées
Paſle, deſſoubz l'arbre paſle etendu :
Et de ſon fruict amer me repaiſſant,
Aux plus beaux iours de mes verdes années
Vn triste hiuer ſen' en moy renaiſſant.

XLVI.

Lequel des Dieux fera que ie ne ſente
L'heureux malheur de l'espoir, qui m'attire,
Si le plaiſir, ſuiect de mon martire,
Fuyant mes yeulx à mon coeur ſe preſente ?
Quel eſt le fruict de l'incertaine attente,
Ou ſans profit ſi longuement i'aspire ?
Quel eſt le bien, pour qui tant ie ſoupire ?
Quel eſt le gaing du mal qui me contente ?
Qui guerira la playe de mon coeur ?
Qui tarira de mes larmes la ſource ?

Qui abatra le vent de mes ſoupirs ?
Montre le moy, ô celeste vainqueur !
Qui as finy le terme de ma courſe
Au ciel, ou eſt le but de mes deſirs.

XLVII.

Le doulx ſommeil paix, & plaiſir m'ordonne,
Et le reueil guerr¢, & douleur m'aporte,
Le faulx me plaiſt, le vray me deconforte,
Le iour tout mal, la nuit tout bien me donne.
S'il eſt ainſi, ſoit en toute perſonne
La verité enſeueli¢, & morte,
O animaulx de plus heureuſe ſorte,
Dont l'oeil ſix mois le dormir n'abandonne !
Que le ſommeil à la mort ſoit ſemblant,
Que le veiller de vi¢ ait le ſemblant,
Ie ne le dy, & le croy' moins encores.
Ou s'il eſt vray, puis que le iour me nuiſt
Plus que la mort, ô mort, veilles donq' ores
Clore mes yeulx d'vn¢ eternelle nuit.

XLVIII.

Per¢ Ocean, commencement des choſes,
Des Dieux marins le ſceptre vertueux,
Qui maint ruiſſeau, & fleuu¢ impetueux
En ton ſeing larg¢ enfermes, & compoſes :
Tu ne ſens point, quand moins tu te repoſes,
Plus s'irriter de flotz tempestueux
Contre tes bords, qu'en mon coeur fluctueux
Ie ſen' de ventz, & tempestes encloſes.

Helas reçoy mes chaudes larmes donques
En ton liquidȩ : eteins leur feu, ſi onques
Tu as ſenty d'amour quelque ſcintile,
Et ſi tes eaux peuuent le feu eteindre,
Qui rend la foudrȩ, & trident inutile,
Et qui ſe faict iuſques aux enfers creindre.

XLIX.

Sacré rameau, de celeste preſage,
Rameau, par qui la colombȩ enuoyée,
Au demeurant de la terre noyée
Porta iadis vn ſi ioyeux meſſage.
Heureux rameau, ſoubz qui giſt à l'ombrage
La doulce paix icy tant deſirée,
Alors que Mars, & la Diſcordȩ irée
Ont tout remply de feu, de ſang, de rage :
S'il eſt ainſi que par les ſainctz eſcriptz
Sois tant loué, helas ! reçoy mes criz,
O mon ſeul bien ! ô mon espoir en terre !
Qui ſeulement ne me temoignes ores
Paix, & beautemps : mais toymeſmes encores
Me peulx ſauuer de naufragȩ & de guerre.

L.

Si mes penſers vous estoient tous ouuers,
Si de parler mon coeur auoit l'vſaige,
Si ma conſtancȩ estoit peintȩ au viſaige,
Si mes ennuiz vous eſtoient decouuers,
Si les ſoupirs, ſi les pleurs, ſi les vers
Montroient au vif vnȩ amoureuſe raige,

Lors ie pourroy' flechir voſtre couraige,
Voirɇ à pitié mouuoir tout l'vniuers.
A doncq' Amour ſeul teſmoing de ma peine
Vous pouroit eſtrɇ vne preuue certaine
De ma fidelɇ, & ſerue loyaulté,
Qui d'auβi loing deuant les autres paſſe,
Qui le parfaict de voſtre belle face
Hauſſe le chef ſur toutɇ aultre beaulté.

LI.

Otoy, a qui, a eté ottroyé
Voir cete flammɇ ardent, qui s'entretient
En l'eſtommac du Geant, qui ſoutient
Vn mont de feu ſur ſon doz foudroyé.
Et cetuy la, qui l'oyzeau dedié
Au Dieu vangeur, qui la foudrɇ en main tient
Paiſt d'vn poumon, qui touſiours luy reuient,
Au froid ſommet de Caucaſe lié.
Ie te ſupply' imaginer encore
Ce, qui mon coeur bruſlɇ, englacɇ, & deuore
Sans me donner le loyſir de respirer.
Lors me diras, voyant ma peine telle,
Tu ſers d'exemplɇ, à qui oſɇ aſpirer
Trop hardiment à choſe non mortelle.

LII.

Mere d'Amour, & fille de la mer,
Du cercle tiers lumiere ſouuerene,
Qui ciel, & terrɇ, & champs ſemez d'arene
Peuz iuſq' au fond des ondes enflammer.

Toy, qui le doulx meſles auec l'amer,
Quand ce beau riz, qui le ciel raſſerene,
De tous les Dieux le plus cruel refrene,
Et le contrainct ton aide reclamer,
Dont luy tout plein de ce tant doulx venin
Entre tes bras paiſt ſon oeil ia benin
En ta diuinꝫ, & celeste beauté.
Te plaiſꝫ (helas) Déeſſꝫ, à ma priere,
Flechir vn peu ceste mienne guerriere,
Qui a trop plus, que Mars, de cruauté.

LIII.

Voyant au ciel tant de flambeaux ardens,
Ie dy ſouuent, ô beauté non pareille !
Si le dehors eſt ſi plain de merueille,
Combien parfaict doit estre le dedens ?
Si tes beaux yeulx traictz, & flammes dardans
Luyſent ſur moy, mon ame ſe reueille
Au paradis, que ta bouche vermeille
Ouurꝫ aux espriz, qui te ſont regardans.
Mais quand ie ſen' ſoubz ta doulce beauté
L'horriblꝫ enfer de ta grand' cruauté,
Ce qui eſt beau me ſemblꝫ estre cruel.
Meſme le ciel, qui tant me ſouloit rire,
Me faict douter ſi plaiſaint ie doy' dire
Son beau ſeiour, qui eſt perpetuel.

LIIII.

Or' que la nuit ſon char etoilé guide
Qui le ſilencꝫ, & le ſommeil rameine,

Me plaiſt laſcher, pour deſaigrir ma peine
Aux pleurs, aux criz, & aux ſoupirs la bride.
O ciel ! ô terre ! ô element liquide !
O ventz ! ô bois ! rochiers, monteignȩ, & plaine,
Tout lieu deſert, tout riuagȩ, & fonteine,
Tout lieu remply, & tout espace vide.
O demyz Dieux ! ô vous nymphes des bois !
Nymphes des eaux, tous animaux duiers,
Si onq' auez ſenty quelquȩ amitié,
Veillez piteux ouyr ma triste voix,
Puis que ma foy, mon amour, & mes verse
N'ont ſceu trouuer en Madame pitié.

LV.

Ofoiblȩ esprit, chargé de tant de peines,
Que ne veulx-tu ſoubz la terre deſcendre ?
O coeur ardent, que n'es-tu mis en cendre ?
O tristes yeulx, que n'estes-vous fonteines ?
O bien douteux ! ô peines trop certaines !
O doulx ſçauoir, trop amer à comprendre,
O Dieu qui fais, que tant i'oſe entreprendre,
Pourquoy rends-tu mes entrepriſes vaines ?
O ieunȩ archer, archer qui n'as point d'yeulx,
Pourquoy ſi droict as-tu pris ta viſée ?
O vif flambeau, qui embraſes les Dieux,
Pourquoy as-tu ma froideur attiſée ?
O face d'angȩ ! ô coeur de pierre dure !
Regardȩ au moins le torment, que i'endure.

LVI.

Amour voulant hauſſer le chef vainqueur
Deſſus la crainte à la noire ſequelle,
Miſt l'esperance, & la bande auec' elle,
Sa bande blanche au plus fort de mon coeur.
Amour eſt fort, mais foible eſt la vigueur
De l'esperance, & la tourbe cruelle
A ceinct le lieu d'horreur perpetuelle,
Le foudroyant du canon de rigueur.
Mais repouſſez l'effort de la gent noire,
Vous, qui tenez le ſort de la victoire,
N'auez-vous point de voz ſubiects emoy ?
Si vous ſouffrez que cete priſe aduienne,
Vous y aurez plus grand' perte, que moy,
Veu, que la place eſt plus vostre, que mienne.

LVII.

Qui a nombré, quand l'astre, qui plus luit,
Ia le milieu du bas cercle enuironne,
Tous ces beaux feux, qui font vne couronne
Aux noirs cheueux de la plus clere nuit,
Et qui a ſceu combien de fleurs produit.
Le verd printemps, combien de fruictz l'autonne,
Et les theſors, que l'inde riche donne
Au marinier, qu'auarice conduit.
Qui a conté les etincelles viues
D'Aetne, ou Veſuue, & les flotz, qui en mer
Hurtent le front des ecumeuſes riues,
Celuy encor' d'vne, qui tout excelle,
Peult les vertuz, & beautez estimer,
Et les tormens, que i'ay pour l'amour d'elle.

LVIII.

Cet' humeur vient de mon oeil, qui adore
Ton ſainct protraict, ſeul Dieu de mon ſoucy,
De mon cueur part maint ſoupir adoucy,
De tes yeulx ſort le feu, qui me deuore.
Donques le prix de celuy, qui t'honnore,
Eſt-ce la mort, & le marbr¢ endurcy ?
O pleurs ingratz ! ingratz ſoupirs auβi
Mon feu, ma mort, & ta rigueur encore.
De mon esprit les aeſles ſont guidées
Iuſques au ſeing des plus haultes Idées
Idolatrant ta celeſte beaulté.
O doulx pleurer ! ô doulx ſoupirs cuiſans !
O doulc¢ ardeur de deux Soleilz luiſans !
O doulce mort ! ô doulce cruaulté !

LIX.

Moy, que l'amour à faict plus d'vn Lëandre,
De ceſt oyſeau prendray le blanc pennaige,
Qui en chantant plaingt la fin de ſon aage
Aux bordz herbuz du recourbé Mëandre.
Deſſoubz mes chantz voudrõt (poβible) apprendre
Maint bois ſacré, & maint antre ſauuage
Non gueres loing de ce fameux riuage,
Ou Meine va dedans Loyre ſe rendre.
Puis deſcendant en la ſaincte foreſt,
Ou maint amant à l'vmbrag¢ encor' eſt,
Iray chanter au bord obliuieux,
D'ou arrachant vostre bruit non pareil,

De reuoler icy hault enuieux,
Luy feray voir l'vn, & l'autre ſoleil.

LX.

Diuin Ronſard, qui de l'arc à ſept cordes
Tiras premier au but de la memoire
Les traictz aelez de la Françoiſe gloire,
Que ſur ton luc haultement tu accordes.
Fameux harpeur, & prince de noz Odes,
Laiſſe ton Loir haultain de ta victoire,
Et vien ſonner au riuage de Loire
De tes chanſons les plus nouuelles modes.
Enfonce l'arc du vieil Thebain archer,
Ou nul que toy, ne ſceut onq' encocher
Des doctes ſoeurs les ſaiettes diuines,
Porte pour moy parmy le ciel des Gaulles
Le ſainct bonneur des nymphes Angeuines,
Trop peſant faix pour mes foibles epaules.

LXI.

Allez mes vers, portez deſſus voz aeles
Les ſainctz rameaux de ma plante diuine,
Seul ornement de la terr¢ Angeuine,
Et de mon coeur les viues etincelles.
De vostre vol les bornes ſeront telles,
Que des l'Auror¢, ou le Soleil decline,
Ie voy deſia le monde, qui s'incline
A la beauté des beautez immortelles.
Si quelqu'vn né ſoubs amoureuſ¢ etoile
Daign¢ eclerſir l'obſcur de vostre voile

Priez, qu'Amour luy ſoit moins rigoreux :
Mais s'il ne veult, ou ne peult conceuoir
Ce que ie ſen', ſouhaitez luy de voir
L'heureux obiect, qui m'a faict malheureux.

LXII.

Qui voudra voir le plus precieux arbre,
Que l'orient, ou le midy auoüe,
Vienn¢, ou mon fleuu¢ en ſes ondes ſie ioüe :
Il y verra, l'or, l'iuoir¢, & le marbre.
Il y verra les perles, le cinabre,
Et le criſtal : & dira, que ie loüe
Vn dign¢ obiect de Florenc¢, & Mantoüe,
De Smyrn¢ encor', de Thebes, & Calabre.
Encor' dira, que la Touur¢, & la Seine,
Auec' la Saone arriueroient à peine
A la moitié d'vn ſi diuin ouurage :
Ne cetuy la, qui naguer¢ à faict lire
En lettres d'or graué ſur ſon riuage
Le vieil honneur de l'vn¢, & l'autre Lire.

LXIII.

Ma plus grand' forc¢ estoit retraict¢ au coeur,
Et contr¢ Amour faiſoit plus de deffence,
Quand ce cruel pour venger tell¢ offence,
Feut par mes yeulx de ma vertu vainqueur.
Lors de ſes traictz ne ſentoy' la rigueur,
Lors ie n'auoy' de ſon feu congnoiſſance,
Lors ne cuidoy' que ſa haulte puiſſance
Sur ma foibleſſ¢ euſt aucune vigueur.

Mais, ô le fruict de ma bellȩ entrepriſe !
Il a choiſi pour gaing de ma victoire
Au plus hault ciel la beauté, qui me tue :
La, fault chercher le bien, que tant ie priſe,
Faiſant à tous par mon malheur notoire
Que l'hommȩ en vain contre Dieu s'euertue.

LXIIII.

Comme iadis l'ame de l'vniuers
Enamouréȩ en ſa beaulté profonde
Pour façonner cete grand' forme ronde,
Et l'enrichir de ſes theſors diuers,
Courbant ſur nous ſon templȩ aux yeulx ouuers,
Separa l'air, le feu, la terrȩ, & l'onde,
Et pour tirer les ſemences du monde
Sonda le creux des abiſmes couuers :
Non autremant ô l'ame de ma vie !
Tu feus à toy par toymeſme rauie
Te voyant peintȩ en mon affection
Lors ton regard d'vn accord plus humain
Lia me ſens, ou Amour de ſa main
Forma le rond de ta perfection.

LXV.

Ces cheueux d'or, ce front de marbrȩ, & celle
Bouche d'oeillez, & de liz toute pleine,
Ces doulx ſoupirs, cet' odorantȩ haleine,
Et de ces yeulx l'vnȩ, & l'autrȩ etincelle,
Ce chant diuin, qui les ames rapelle,
Ce chaste ris, enchanteur de ma peine,

Ce corps, ce tout, bref cete plus qu'humeine
Doulce beauté ſi cruellement belle,
Ce port humain, cete grace gentile,
Ce vif esprit, & ce doulx graue ſtile,
Ce hault penſer, cet' honneste ſilence,
Ce ſont les haims, les appaz, & l'amorſe,
Les traictz les rez, qui ma debile force
Ont captiué d'vne humble violence.

LXVI.

Pour mettre en vous ſa plus grande beauté,
Le ciel ouurit ſes plus riches theſors :
Amour choiſit de ſes traictz les plus fors,
Pour me tirer ſa plus grand' cruauté.
Les Astres n'ont de luire liberté,
Quand le Soleil ſes rayons met dehors :
Ou apparoiſt vostre celeste corps,
La beauté meſme y perdroit ſa clerté.
Si le torment de mes affections
Croiſt à l'egal de voz perfections,
Et ſi en vous plus qu'en moy ie demeure :
Pourquoy n'as-tu ô fiere destinée !
Rompu le fil de ma vie obstinée ?
Ie ne croy point, que de douleur on meure.

LXVII.

Sus chaulx ſoupirs, allez à ce froid coeur,
Rompez ce glaz, qui ma poitrine enflamme.
Et vous mes yeulx, deux teſmoings de ma flãme,
Faictes pluuoir vne triste liqueur.

Allez penſers, flechir cete rigueur,
Engrauez moy au marbre de cetȩ ame,
Et vous mes vers, criez deuant Madame,
Mort, ou mercy ſoit fin de ma langueur.
Dictes, comment ces tenailles d'yuoire
Pour animer l'immortel de ſa gloire
Ont arraché mon esprit de ſa place,
Et que mon coeur rien qu'elle ne respire.
O bien heureux qui void ſa belle face !
O plus heureux, qui pour elle ſoupire !

LXVIII.

Que n'es-tu las (mon deſir) de tant ſuyure
Celle, qui eſt tant gaillardȩ à la fuite ?
Ne la vois-tu deuant ma lente ſuite
Des laqs d'amour voler franchȩ, & deliure ?
Ce faulx espoir, dont la doulceur m'enyure
Tout en vn poinct m'arreste, & puis m'incite,
Me pouſſȩ en hault, & puis me precipite,
Me faict mourir, & puis me faict reuiure,
Ainſi courant de ſommez en ſommez
Auec' Amour, ie ne penſe iamais
Fol deſir mien, à te haulſer la bride.
Bien m'as-tu donq' mis en proyȩ au danger,
Si ie ne puis à mon gré te ranger,
Et ſi i'ay pris vn aueugle pour guide.

LXIX.

L'enfant cruel de ſa main la plus forte
M'ouurit le flanc, qui eſt le plus debile.

Plantant au roc de mon coeur immobile
Le ſainct rameau, qu'en mon ame te porte.
Toute vertu, tout bonneur, toute ſorte
De bonne gracꝫ, & de façon gentile
Sont pour racinꝫ à la plante fertile,
Dont la haulteur iuſq' au ciel me transporte.
L'eau de mes yeulx, & la viue chaleur
De mes ſoupirs en vigueur la maintiennent :
Son paſle teinct reſſemblꝫ à ma couleur.
La, mes ecriz fueille ſeiche deuiennent :
Mon vain espoir y eſt touſiours en fleur,
Et mes ennuiz ſont les fruictz, qui en viennent.

LXX.

Cent mile fois, & en cent mile lieux
Vous rencontrant, ô ma doulce guerriere !
Le pié tremblant me retirꝫ en arriere
Pour auoir paix auecques voz beaulx yeulx.
Mais ie ne puis, & ne pouroient les Dieux
Frener le cours de ma volonté fiere.
Si ie le puis, la ſuperbe riuiere
Fera le ſien monter iuſques aux cieulx.
Que te ſert donq' eloingner le vainqueur
O toy mon oeil ! ſi au milieu du coeur
Ie ſen' le fer, dont il fault que ie meure ?
Ainſi le cerf par la plainꝫ elancé
Euite l'arc meurtrier, qui l'a bleßé,
Mais non le traict, qui touſjours luy demeure.

LXXI.

Le crespȩ honneur de cet or blondiſſant
Sur cet argent vny de tous coutez,
Sur deux ſoleilz deux petiz arcz voutez,
Deux petiz brins de coral rougiſſant,
Ce cler vermeil, ce vermeil vniſſant
Oeillez & lyz freſchement enfantez,
Ces deux beaux rancz de perles, bien plantez,
Et tout ce rond en deux pars finiſſant,
Ce val d'albastrȩ, & ces coutaux d'iuoire,
Qui vont ainſi comme les flotz de Loire
Au lent ſoupir d'un Zephirȩ adoulci,
C'eſt le moins beau des beautez de Madame,
Mieulx engrauéȩ, au marbre de mon ame,
Que ſur mon front n'en eſt peinct le ſoucy.

LXXII.

Ce voile blanc, que vous m'auez donné,
Ie le comparȩ à ma foy nettȩ, & franche,
L'antique foy portoit la robe blanche,
Mon coeur tout blanc eſt pour vous ordonné.
Son beau caré d'ouuragȩ enuironné,
Seul ornement & theſor de ma manche,
Pour vostre nom, porte l'heureuſe branche
De l'arbre ſainct dont ie ſuis couronné.
Mile couleurs par l'aiguillȩ y ſont iointes,
Amour a faict en mon coeur mile pointes.
La, ſont encor' ſans fruict bien mile fleurs.
O voilȩ heureux, combien tu es vtile
Pour eſſuyer l'oeil, qui en vain distile
Du fond du coeur mile ruiſſeaux de pleurs !

LXXIII.

Le beau cristal des ſainctz yeulx de Madame
Entre le lyz, & roſes degoutoit,
Et cependant Amour, qui le goutoit,
En arrouſa le iardin de mon ame.
Au ſoupirer, qui les marbres entame,
Le ciel pleurant, & triste ſe voûtoit,
Et le Soleil, qui pleindre l'ecoutoit,
S'osta du chef les rayons de ſa flâme.
Les ventz bruſloient d'vne chaſtȩ amitié,
L'air, qui au tour s'enflammoit de pitié,
En fiſt pluuoir vne triste rouſée,
Mes yeulx estoient deux fonteines de pleurs,
La terrȩ adonq' qui en fut arrouſée,
En fiſt ſortir milȩ amoureuſes fleurs.

LXXIIII.

Si le pinceau pouuoit montrer aux yeulx
Ce que le ciel, les Dieux, & la Nature
Ont peint en vous, plus viuante peinture
Ne virent onq' de Grece les ayeulx.
Toy donq' amant, dont l'oeil trop curieux
Prent ſeulement des beautez nouriture,
Fiche ta veüȩ en cete protraicture,
Dont la beauté plairoit aux plus beaux Dieux.
Mais ſi la viuȩ, & immortellȩ image
Ne te deplaiſt, ſeule qui le dommage
De maladie, ou du temps ne doit craindre :
Voy ſes ecriz, oy ſon diuin ſçauoir,

Qui mieulx au vif l'eſprit te fera voir,
Que le viſagȩ Appelle n'euſt ſçeu peindre.

LXXV.

Nimphes, meſlez voz plus vermeilles roſes
Parmy les lyz, qui ſont plus blanchiſſans,
Et les oeillez qui ſont plus rougiſſans,
Parmy les fleurs plus freſchement decloſés.
De tout cela, & des plus belles choſes,
Que vous ayez en voz prez verdiſſans,
Faictes bouquez, & chappeaux floriſſans,
Or' que des champs les beautez ſont encloſes.
Et toy, qui fais du monde le grand tour,
Bien que tu n'ay's au taureau faict retour,
En mile fleurs, & mil', & mil' encore
Peinctz mes ennuiz, & qu'on y puiſſe lire
Le nom, qu'Aniou doit ſurtout autrȩ elire
Pour decorer celle qui le decore.

LXXVI.

Quand la fureur, qui bat les grandz coupeaux,
Hors de mon coeur l'Oliuȩ arachera,
Auec le chien le loup ſe couchera,
Fidele gardȩ aux timides troupeaux.
Le ciel, qui void auec tant de flambeaux,
Le violent de ſon cours ceſſera
Le feu ſans chault, & ſans clerté ſera,
Obſcur le ront des deux astres plus beaux.
Tous animaulx changeront de ſeiour
L'vn auec' l'autrȩ, & au plus cler du iour

Reſſemblera a la nuit humidȩ, & ſombre,
Des prez ſeront ſemblables les couleurs,
La mer ſans eau, & les forestz ſans ombre,
Et ſans odeur les roſes, & les fleurs.

LXXVII.

Ofleuuȩ heureux, qui as ſur ton riuage
De mon amer la tant doulce racine,
De ma douleur la ſeule medicine,
Et de ma ſoif le deſiré bruuage !
O roc feutré d'vn verd tapy ſauuage !
O de mes vers la ſource cabaline !
O belles fleurs ! ô liqueur cristaline !
Plaiſirs de l'oeil, qui me tient en ſeruage.
Ie ne ſuis pas ſur vostrȩ aiſȩ enuieux,
Mais ſi t'auoy' pitoyable les Dieux,
Puis que le ciel de mon bien vous honnore,
Vous ſentiriez außi ma flamme viue,
Ou comme vous, ie ſeroy' fleuuȩ, & riue,
Roc, ſource, fleur, & ruiſſelet encore.

LXXVIII.

La Caniculȩ au plus chault de ſa rage
Ne faict trouuer la freſchȩ onde ſi belle,
Ny l'arbriſſe au ſi doulcement appelle
Le voyageur au fraiz de ſon ombrage.
La ſanté n'eſt de ſi ioyeulx preſage
Au lent retour de ſa clerté nouuelle,
Que le plaiſir en moy ſe renouuelle,
Quand i'apperçoy l'angelique viſage,

Soit, qu'en riant ſes leures coralines
Montrent deux rancz de perles cristalines,
Soit qu'elle parlɇ, ou danſɇ, ou bâlɇ, ou chante,
Soit que ſa voix diuinement accorde
Auec' le ſon de la parlante chorde,
Tous mes ennuiz doulcement ellɇ enchante.

LXXIX.

Du ciel deſcend tout celeste pouuoir,
Pour decorer cet' ame bien heureuſe,
Qui deſſus toy ma terre plantureuſe,
Commɇ vn Phenix faict ſes aeſtes mouuoir.
Le Dieu de Loirɇ enflammé de la voir
Aurd iuſq' au fond de ſon onde plus creuſe.
O grand' beauté, ô puiſſancɇ amoureuſe,
Qui faict aux eaux nouueau feu conceuoir !
S'ellɇ eſt à riue, il ſemble que les fleuues
Tardent leurs cours : s'ellɇ erre par les bois,
Les cheſnes vieulx en prennent robes neufues.
Le ciel courbé ſe mire dans ſes yeulx :
Echo respond à ſa diuine voix,
Qui faict mourir les hommes, & les Dieux.

LXXX.

Toy, qui courant a voilɇ haultɇ, & pleine
Sage, ruzé, & bienheureux nocher,
Loing du destroict, du pyratɇ, & rocher
Voles hardy ou le deſir te meine,
Ne crain pourtant, oyant ma ſoueréne,
Caler la voilɇ, ou les ancres lâcher.

Sa doulce voix ne te poura fâcher,
Voix angeliqu¢, & non d'vne Seréne.
Si tu la vois, tu verras le ſoleil
Du beau viſag¢, à cetuy-la pareil,
Que l'Océan de ſes longs braz enſerre.
O mile fois le bien aimé des Dieux !
Qui ſans mourir, & ſans voler aux cieulx,
Peult contempler le paradis enterre !

LXXXI.

Celle, qui tient l'aele de mon deſir,
Par vn ſeul ris achemine ma trace
Au paradis de ſa diuine grace,
Diuin ſeiour du Dieu de mon plaiſir.
La les amours volent tout à loiſir,
La eſt l'honneur, engraué ſus ſa face
La les vertus, ornement de ſa race,
La les beautez, qu'au ciel on peult choiſir.
Mais ſi d'vn oeil foudroyant elle tire
Deſſus mon chef quelque traict de ſon ire,
I'abiſm¢ au fond de l'eternelle nuit.
La n'eſt ma ſoif aux ondes periſſante,
La mon eſpoir & ſe ſuit, & ſe ſuit,
La meurt ſans fin ma peine renaiſſante.

LXXXII.

Vous, qui aux bois, aux fleuues, aux compaignes,
A cri, à cor, & à courſe hatiue
Suyuez des cerfz la trace fugitiue,
Auec' Dian¢, & les Nymphes campaignes,

Et toy ô Dieu ! qui mon riuage baignes,
As-tu point veu vne Nymphe craintiue,
Qui va menant ma liberté captiue
Par les ſommez des plus haultes montaignes ?
Helas enfans ! ſi le ſort malheureux
Vous monſtrę à nu ſa cruelle beauté,
Que tellę ardeur longuement ne vous tienne.
Trop fut celuy chaſſeur auantureux,
Qui des ſes chiens ſentit la cruauté,
Pour auoir veu la chaste Cyntienne.

LXXXIII.

Deia la nuit en ſon parc amaſſoit
Vn grand troupeau d'etoiles vagabondes,
Et pour entrer aux cauernes profondes
Fuyant le iour, ſes noirs cheuaulx chaſſoit.
Deia le ciel aux Indes rougiſſoit,
Et l'Aulbę encor' de ſes treſſes tant blondes
Faiſant greſler mile perlettes rondes,
De ſes theſors les prez enrichiſſoit.
Quand d'occident, commę vnę etoile viue,
Ie vy ſortir deſſus ta verde riue
O fleuue mien ! vne Nymphę en rient.
Alors voyant cete nouuellę Aurore,
Le iour honteux d'vn double teint colore,
Et l'Angeuin, & l'Indiquę orient.

LXXXIIII.

Seul, & penſif par la deſerte plaine
Reſuant au bien, qui me faict doloreux,

Les longs baiſers des collombs amoureux
Par leur plaiſir firent croire ma peine.
Heureux oiſeaux, que vostre vie eſt pleine
De grand' doulceur ! ô baiſers ſauoureux !
O moy deux fois, & trois fois malheureux,
Qui n'ay plaiſir que d'esperance vaine !
Voyant encor' ſur les bords de mon fleuue
Du ſep laſcif les longs embraſſements,
De mes vieulx maulx ie fy' nouuelle epreuue.
Suis-ie donq' veuf de mes ſacrez rameaux ?
O vigne heureuſe ! heureux enlacements !
O bord heureux ! ô bien heureux ormeaux !

LXXXV.

Parmy les fleurs ce faulx Amour tendit
Vne ré d'or legerement coulante,
Soubs les rameaux d'vne diuine Plante,
Ou de pié coy ce cruel m'atendit.
Bien me ſembla, que quelque voix me dît,
Haste les paz de ta courſe trop lente :
Quand vne main doulcement violente
Serrant la corde à terre m'etendit.
Lors ie fu' pris : & ne me prenoy' garde,
Qu'en mile nœuds lié ie me regarde
En la priſon d'vne beauté celeste.
La eſt ma foy, gëolier nuit, & iour.
O doulce chartre ! ô bienheureux ſeiour !
Qui m'a rendu la liberté moleste.

LXXXVI.

Pres d'vn boccagɇ, au milieu d'vne beau pré,
Ou d'vn ruiſſeau la freſcheur touſiours dure,
Ie te feray vn autel de verdure
De mile fleurs tout au tour diapré.
La ie pendray en vn tableau ſacré
A ton ſainct nom, vne riche peincture,
Ou ie feray de vers vne ceinture,
De mile vers, s'ilz te viennent à gré.
Soupire donq' de ta plus doulcɇ haleine,
Me decouurant ſur ce col de porphire
Ces laqs dorez coupables de ma peine.
Ainſi, des vens te ſoit donné l'empire,
Ainſi ta Flore, ô bienheureux Zephire !
Te ſoit touſiours, & touſiours plus humaine.

LXXXVII.

Vent doulx ſouflant, vent des vens ſouuerain,
Qui voletant d'aeles bien empanées
Fais respirer de ſouëues halenées
Ta doulce Florɇ au viſage ſerain.
Pren de mes mains ce vaſe, qui eſt plein
De mile fleurs auec' l'Aurore nées,
Et mil' encor' à toy ſeul destinées,
Pour t'en couurir & le front, & le ſeing.
Encependant, au theſor de ces riues
Ie pilleray ces emeraudes viues,
Ces beaux rubiz, ces perles, & ſaphirs,
Pour mettrɇ en l'or des treſſes vagabondes,
Qui ça, & la folastrent en leurs ondes,
Groſſes du vent de tes plus doulx ſoupirs.

LXXXVIII.

Si longue foy peult meriter merci,
I'auray le gaing de ma perte paßée,
Si mon destin toutȩ ardeur n'a chaßée
Du beau ſoleil, dont ie ſuis eclerci.
Amour, qui fut longuement endurci,
Ores piteux à mon amȩ offenſée,
A mis les yeulx au creux de ma penſée
Cler à luy ſeul, à tout autrȩ obſcurci.
La foreſt prent ſa verde robe neufue,
La terrȩ außi, qui naguerȩ etoit veufue,
Promet de fruictz vnȩ accroiſſance pleine.
Or ceſſe donq' l'hiuer de mes douleurs,
Et vous plaiſirs, naiſſez auec' les fleurs
Au beau ſoleil, qui mon printemps rameine.

LXXXIX.

Zephire ſoufle, & ſa Dame raméne
Les belles fleurs, dont la terrȩ eſt couuerte.
La foreſt neufuȩ oit ſur ſa teste verte
Progne gemir, & pleindre Philomene.
Le ciel trompeur, qui le front raſſerene,
De ſes theſors nous tient la portȩ ouuerte,
Et pour tirer vn gaing de nostre perte,
De nouueaux fruictz la Naturȩ a faict pleine.
Tous animaulx, qui cheminent, & noüent,
Qui vont gliſſant, & qui par l'air ſe ioüent,
sentent le feu, & ie ſuis le feu meſme.
Vous ſeulement oſez faire la guerre

Contre celuy, dotn la puiſſance extreme
Domte le ciel, l'air, la mer, & la terre.

XC.

Toy, qui fis voir la lumierę incongrue,
Au chaste filz du ialoux inhumain,
Quand tu pillas d'vne trop docte main
La proyę en vain de Pluton retenue.
L'horrible Dieu, qui tonne ſur la nue,
Meu iuſtement pour ſon frere germain
Darda les traictz vangeurs du ſort humain,
Te foudroyant, de ſa flamme congneue.
Las moy chetif ! qui l'obliuieux bord
Malgré l'Enfer, Acheron, & ſon port
Ay depouillé de ſa plus riche proye :
Celle, que i'ay faict compaigne des Dieux,
Me bat, me poingt, me bruſle, me foudroye
Par les doulx traictz, qui ſortent de ſes yeulx.

XCI.

Rendez à l'or cete couleur, qui dore
Ces blonds cheueux, rendez mil' autres choſes.
A l'orient tant de perles encloſes,
Et au Soleil ces beaux yeulx, que i'adore.
Rendez ces mains au bland yuoirę encore,
Ce ſeing au marbrę, & ces leures aux roſes,
Ces doulx ſoupirs aux fleurettes decloſes,
Et ce beau teint à la vermeillę Aurore.
Rendez außi à l'amour tous ſes traictz,
Et à Venus ſes graces, & attraictz :

Rendez aux cieulx leur celeſtꝫ harmonie.
Rendez encor' ce doulx nom à ſon arbre,
Ou aux rochers rendez ce coeur de marbre,
Et aux lions cet' humble felonnie.

XCII.

Ce bref eſpoir, qui ma triſteßꝫ alonge,
Traitrꝫ à moy ſeul, & fidelꝫ à Madame,
Bien mile fois a promis à mon ame
L'heureuſe fin du ſoucy, qui la ronge.
Mais quand ie voy' ſa promeßꝫ eſtrꝫ vn ſonge
Ie le maudy', ie le hay', ie le blâme :
Puis tout ſoudain ie l'inuoquꝫ & reclame,
Me repaiſſant de ſa doulce menſonge.
Plus d'vne fois de moy ie l'ay chaßé :
Mais ce cruel, qui n'eſt iamais laßé
De mon malheur, à voz yeulx ſe va rendre.
La faict ſa plaintꝫ : & vous qui iours & nuitz
Auecques luy riez de mes ennuiz,
D'vn ſeul regard le me faictes reprendre.

XCIII.

Ores ie chantꝫ, & ores ie lamente,
Si l'vn me plaiſt, l'autre me plaiſt außi,
Qui ne m'arestꝫ à l'effect du ſouci,
Mais à l'obiect de ce, qui me tormente.
Soit bien, ou mal, deſeſpoir, ou attente,
Soit que ie bruſlꝫ, ou que ie ſoy' tranſi,
Ce m'eſt plaiſir de demeurer ainſi :
Egalement de tout ie me contente.

Madame donc, Amour, ma destinée
Ne changent point de rigueur obstinée,
Ou hault, ou bas la Fortune me pouſſe.
Soit que ie viuȩ, ou bien ſoit que ie meure,
Le plus heureux des hommes ie demeure,
Tant mon amer a la racine doulce.

XCIIII.

Quand voz beaux yeulx Amour en terrȩ incline,
Et voz espriz en vn ſoupir aſſemble
Auec' ſes mains, & puis les deſaſſemble
D'vne voix clerȩ, angeliquȩ, & diuine,
Alors de moy vne doulce rapine
Se faict en moy : ie me pers, il me ſemble
Que le penſer, & le vouloir on m'emble
Auec le coeur, du fond de la poitrine.
Mais ce doulx bruit, dont les diuins accens
Ont occupé la porte de mes ſens,
Retient le cours de mon ame rauie.
Voila comment ſur le mestier humain
Non les trois ſoeurs, mais Amour de ſa main
Tiſt, & retiſt la toile de ma vie.

XCV.

Dieu qui reçois en ton giron humide
Les deux ruiſſeaux de mes yeulx larmoyans
Qui en tes eaux ſans ceſſe tou noyans
Enflent le cours de ta courſe liquide.
Quand fut-ce, ô Dieu ! qu'en la carriere vide
De ton beau ciel, ces cheueux ondoyans,

Comme tes flotz au vent s'ebanoyans
Deça dela voguoient à pleine bride ?
Ce fut alors, que cent nymphes captiues
Entre tes braz, ſortirent ſur leurs riues,
Laiſſant le creux de ta blonde maiſon.
Ce fut alors que les Dieux & l'année
Firent ſur toy, ma terre fortunée,
Renaistre l'or de l'antique ſaiſon.

XCVI.

Ny par les bois les Driades courantes,
Ny par les champs les fiers ſcadrons armez,
Ny par les flotz les grands vaiſſeaux ramez,
Ny ſur les fleurs les abeilles errantes,
Ny des forestz les treſſes verdoyantes,
Ny des oiſeaux les corps bien emplumez,
Ny de la nuit les flambeaux allumez,
Ny des rochers les traces ondoyantes,
Ny les piliers des ſainctz temples dorez,
Ny les palais de marbr¢ elabourez,
Ny l'or encor', ny la perle tant clere,
Ny tout le beau, que poſſedent les cieuxl,
Ny le plaiſir pouroit plair¢ à mes yeulx,
Ne voyant point le Soleil, qui m'eclere.

XCVII.

Qui a peu voir la matinale roſe
D'vne liqueur celest¢ emmïellée,
quand ſa rougeur de blanc entremeſlée
Sur le naïf de ſa branche repopſe :

Il aura veu incliner toute choſe
A ſæ faueur : le pié ne l'a foulée,
La main encor' ne l'a point violée,
Et le troupeau aprocher d'elle n'oſe.
Mais ſi elle eſt de ſa tige arrachée,
De ſon beau teint la freſcheur deſſechée
Pert la faueur des hommes, & des Dieux,
Helas ! on veult la mienne deuorer :
Et ie ne puis, que de loing, l'adorer
Par humbles vers (ſans fruit) ingenieux.

XCVIII.

S'il a dict vray, ſeiche pour moy l'ombrage
De l'arbre ſainct, ornement de mes vers.
Mon nom ſans bruit erre par l'vniuers,
Pleuue ſurmoy du ciel tout la rage.
S'il a dict vray, de mes ſoupirs l'orage,
De cruaulté les durs rochers couuers,
De deſeſpoir les abiſmes ouuers,
Et tout peril conspire en mon naufrage.
S'il a menti, la blanche main d'yuoire
Ceigne mon front des fueilles, que i'honnore :
Les Astres ſoient les bornes de ma gloire.
Le ciel bening me decouure ſa trace :
Voz deux beaux yeux, deux flambeaux que i'adore,
Guident ma nef au port de vostre grace.

XCIX.

Ofaulſe vieille ! ô fille de l'Enuie,
Et de l'Amour, fille qui à ton pere

As enfanté dommagȩ, & vitupere,
En corrompant le miel de nostre vie.
O gehinne ! ô fleau de nostre fantaſie,
Qui iuſqu'en l'amȩ as ton cruel repere !
O le ſeul mal du bien, que l'on espere !
Faulſȩ aueuglée, inique Ialouſie.
Vent pestilent, air infect qui apportes
La mort au coeur par plus de mile portes,
Sale harpie, oiſeau de triste augure.
Tu es le mal, qui ne craint, ô ſuperbe !
Emplastrȩ, vnguent, iuſt de racinȩ ou d'herbe,
Vers enchanté, ou magique figure.

C.

Vieille, qui prens de crainte nouriture
De faulx rapport & de legere foy,
Pourquoy fais-tu ſoudain que ie te voy,
Geler mon feu d'vne triste froidure ?
Si tu es donq' à mes plaiſirs ſi dure
Pourquoy viens-tu loger auecques moy ?
Va te noyer en ce fleuue d'emoy,
Fleuuȩ infernal, ou le froid touſiours dure.
Au fond d'enfer va pleurer tes ennuiz
Parmy l'obſcur des eternelles nuitz :
Pourquoy te plaiſt d'Amour le beau ſeiour ?
Si la clerté les ombres épouante,
Oſe tu bien ô charongne puante !
Empoiſſonner le ſerain de mon iour !

CI.

Oque l’enfer etroitement enſerre
Cet ennemy du doulx repos humain,
De qui premier la ſacrilege main
Arracha l’or du ventre de la Terre !
Cetuy vraiment mena premier la guerre
Contre le ciel, ce fier, cet inhumain
Tua ſon perȩ, & ſon frere germain,
Et fut puni iustement du tonnerre.
O pesté ! ô monstre ! ô Dieu des malefices !
Par toy premier la cohorte des vices
Sortit du creux de la nuit plus profonde.
Par toy encor’ s’en reuola d’icy
L’antique foy, & la iusticȩ auβi
Auec’ l’Amour l’autre Soleil du monde.

CII.

Des chiens veillants le long cry doloreux,
Le ſoing du guet, & la ferrée porte
La tour d’airein pouuoient rendrȩ aſſez forte
Contre l’aſſault du nocturnȩ amoureux.
Trop en etoit le ſort auantureux
Meſm’ à celuy qui la vengence porte,
S’il ne ſe fuſt de ſa diuine ſorte
Changé en or, ce metal malheureux.
C’eſt ce fier la, qui egalȩ aux campaignes
Les durs ſommez des plus haultes montaignes
Plus foudroyant, que n’eſt le traict des cieulx.
Le fer, le feu, les grand’s citez fermées,
Les haultz ramparts, & les bandes armées
Donnent paſſagȩ à l’or audacieux.

CIII.

Mais quel hiuer ſeiche la verde ſouche
Des ſainctz rameaux, ombrage de ma vie ?
Quel marbr¢ encor' marbre paſle d'enuie
Bleſmiſt le teint de la vermeille bouche ?
Mais quele main, quele pillarde moûche
Rauiſt ſes fleurs ? c'eſt toy fieure hardie,
Qui fais languir par vne maladie
Moy en mon am¢, & Madam¢ en ſa couche.
O toy, que mer¢, & maratr¢ on appelle !
As-tu donc faict vne choſe ſi belle.
Pour la deffaire ? ô Dieu qui n'as point d'yeulx !
Si contre moy la Nature conspire,
Voire le ciel, la fortun¢, & les Dieux,
Deffen au moins l'honneur de ton empire.

CIIII.

O Citherée ! ô gloire paphienne !
Mere d'Amour, vien' piteuſ¢ à la belle,
Qui le ſecours de tes Graces appelle,
Saincte, pudiqu¢, & chaste Cyprienne.
Soutien auβi, vierge Tritonienne,
De ton vieulx tig¢ vne branche nouuelle :
Toy, qui ſortis de la ſaincte ceruelle,
Sage Pallas, Minerv¢ Athenienne.
Oyez encor' vous les deux yeulx du monde,
L'honneur iumeau de l'iſle vagabonde,
Le iuste dueil de ce coeur gemiſſant.
Ainſi la nuit tes baiſers fauoriſe,

Chaſte Dianɇ : ainſi Parnaze priſe
Docte Phebus, ton laurier verdiſſant.

CV.

Eſprit diuin, que la troupɇ honnorée
Du double mont admirɇ, en t'ecoutant
Cigne nouueau, qui voles en chantant
Du chault riuagɇ au froid hiperborée.
Si de ton bruit ma Lirɇ enamourée
Ta gloirɇ encor' ne va point racontant,
I'aime, i'admirɇ, & adore pourtant
Le hault voler de ta plume dorée.
L'Arne ſuperbɇ adore ſur ſa riue
Du ſainct Laurier la branche touſiours viue,
Et la Delɨɇ enfle ta Saone lente.
Mon Loirɇ außi, demydieu par mes vers,
Bruſlé d'amour etent les braz ouuers
Au tigɇ heureux, qu'à ſes riues ie plante.

CVI.

Onoblɇ eſprit des Graces allié,
Queta vertu, la Muſe, & la Nature
Ont par deſtin, & non par auanture,
Auec le mien etroitement lié !
O de mon coeur la ſeconde moitié !
Si de ton feu quelque ſcintile dure,
Soulagɇ vn peu le torment que i'endure.
Me conſolant d'excuſɇ, ou de pitié.
Inſpire moy les tant doulces fureurs,
Dont tu chantas celle fiere beauté,

Qui t'aueugla à ſemblables erreurs.
Ainſi d'Amour le feu puiſſe deſcendre
Pour amolir cet' humble cruauté,
En l'estommac de ta froide Caſſendre.

CVII.

Sus, ſus mon amę, ouure l'oeil, & contemple
L'arc triomphal de l'amour ſupernel,
Qui pour lauer ton peché paternel
Porta le ſaix de ta perte ſi ample.
La, de pitié eſt le parfaict exemple :
Sus donc mes vers, d'vn vol ſempiternel
Portez mes voeux en ſon temple eternel,
Le coeur fidelę eſt de Dieu le ſainst temple.
S'il a ſerui pour rendre l'homme franc,
S'il a purgé mes pechez de ſon ſang,
Et s'il eſt mort pour ma vie aſſeurer,
S'il a goûté l'amer de mes douleurs,
Prodigues yeulx, ne deuez-vous pleurer
D'auoir ſans fruit dependu tant de pleurs ?

CVIII.

O ſeigneur Dieu, qui pour l'humaine race
Asesté ſeul de ton perę enuoyé !
Guide les pas de ce coeur deuoyé,
L'acheminant au ſentier de ta grace.
Tu as premier du ciel ouuert la trace,
Par toy la mort à ſon dard etuyé,
Conſole donq' cet esprit ennuyé,
Que la douleur de mes pechez embraſſe.

Vien, & le braz de ton ſecours apporte
A ma raiſon, qui n'eſt pas aſſez ſorte,
Vien eueiller ce mien esprit dormant.
D'vn nouueau feu bruſle moy iuſq' à l'ame,
Tant que l'ardeur de ta celeste flamme
Facꝫ oublier de l'autre le torment.

CIX.

Pere du ciel ſi mil' & mil fois
Au gré du corps, qui mon deſir conuie,
Or que ie ſuis au printemps de ma vie,
I'ay aſſerui & la plumꝫ, & la voix,
Toy, qui du coeur les abiſmes congnois,
Ains que l'hiuer ait ma force rauie,
Fay moy bruſler d'vne celestꝫ enuie
Pour mieux goûter la douceur de tes loix.
Las ! ſi tu fais comparoitre ma faulte
Au iugement de ta maiesté haulte,
Ou mes forfaictz me viendront accuſer,
Qui me pourra deffendre de ton ire ?
Mon grand peché me veult condamner, Sire,
Mais ta bonté me peult bien excuſer.

CX.

Dieu, qui changeant auec' obſcure mort
Ta bienheureuſꝫ, & immortelle vie,
Fus aux pecheurs prodigue de ta vie,
Pour les tirer de l'eternelle mort.
Celle pitié coupable de ta mort
Guide les paz de ma facheuſe vie,

Tant, que par toy à plus ioyeuſe vie,
Ie ſoy' conduit du trauail de la mort.
N'auiſe point, ô Seigneur ! que ma vie
Se ſoit noyée aux ondes de la mort,
Qui me distrait d'vne ſi doulce vie.
Oste la palmę a cet' inuiste mort,
Qui ia s'en va ſuperbe de ma vie,
Et morte ſoit touſiours pour moy la mort.

CXI.

Voicy le iour, que l'eternel amant
Fiſt par ſa mort viure ſa bien aimée :
Qui telle mort au coeur n'a imprimée,
O ſeigneur Dieu ! eſt plus que dyamant.
Mais qui poura ſentir ce doulx torment,
Si l'ame n'eſt par l'amour enflammée ?
Soufle luy donc, pour la rendrę allumée,
L'esprit diuin de ton feu vehement.
Pleurez mes yeulx, de ſa mort la memoire,
Chantez mes vers, l'honneur de ſa victoire,
Et toy mon coeur, fay luy ſon deu hommage.
O que mon Roy eſt inuincibłę, & fort !
O qu'il a faict grand gaing de ſon dommage !
Qui en mourant triomphe de la mort.

CXII.

Dedans le clos de occultes Idées
Au grand troupeau des ames immortelles
Le Preuoyant à choiſi les plus belles,
Pour estrę à luy par luymeſme guidées.

Lors peu à peu deuers le ciel guindées
Deſſus l'engin de leurs diuines aeles
Vollent au ſeing des beautez eternelles,
Ou elle ſont de tout vic¢ emondées.
Le Iuste ſeul ſes eleuz iuſtifie,
Les reanim¢ en leur premiere vie,
Et à ſon filz les faict quaſi egaulx.
Si donq' le ciel eſt leur propr¢ heritage,
Qui les poura frauder de leur partage
Au poinct, qui eſt l'extreme de tous maulx ?

CXIII.

Si nostre vie eſt moins qu'vne iournée
En l'eternel, ſi l'an qui faict le tour,
Chaſſe noz iours ſans espoir de retour,
Si periſſabl¢ eſt toute choſe née,
Que ſonges-tu mon am¢ empriſonnée ?
Pourquoy te plaiſt l'obſcur de nostre iour,
Si pour voler en vn plus cler ſeiour,
Tu as au dos l'aele bien empanée ?
La, eſt le bien que tout esprit deſire,
La, le repos ou tout le monde aspire,
La, eſt l'amour, la le plaiſir encore.
La, ô mon am¢ au plus hault ciel guidée !
Tu y pouras recongnoistre l'Idée
De la beauté, qu'en ce mond¢ i'adore.

CXIIII.

Arriere, arriere ô mechant Populaire !
O que ie hay ce faulx peupl¢ ignorant !

Doctes eſpris, fauoriſez les vers,
Que veult chanter l'humble preſtre des Muſes.
Te plaiſe donc ma Roine, ma Déeſſe,
De ton ſainct nom les immortalizer,
Auec' celuy qui au temple d'Amour
Baize les piez de ta diuinȩ image.
O toy, qui tiens le vol de mon eſprit,
Aueuglȩ oiſeau, deßilȩ vn peu tes yeux,
Pour mieulx tracer l'obſcur chemin des nues.
Et vous mes vers deliures & legers,
Pour mieulx atteindrȩ aux celeſtes beautez,
Courez par l'air d'vnȩ aelȩ inuſitée.

CXV.

De quel ſoleil, de quel diuin flambeau
Vint ton ardeur ? lequel des plus haulx Dieux
Pour te combler du parfaict de ſon mieulx
Du Vandomois te fiſt l'aſtre nouueau ?
Quel cigne encor' des cignes les plus beau
Te prêta l'aele ? & quel vent iuſq' aux cieulx
Te balança le vol audacieux
Sans que la mer te fuſt large tombeau ?
De quel rocher vint l'eternelle ſource,
De quel torrent vint la ſuperbe courſe,
De quele fleur vint le miel de tes vers ?
Montre le moy, qui te priſe, & honnore :
Pour mieulx haulſer la Plante qui i'adore,
Iuſq' à l'egal des lauriers touſiours verds.

COELO MVSA BEAT.

La Musagnœomachie

LA
MVSAGNOEOMACHIE.

Sovs l'oeil palle de la nuit
I'ay faict ma courſe premiere,
Frizant la mer, qui reluit
Sous la tremblante lumiere.
Ores l'epeſſe fumiere
De l'Ocean montȩ aux cieux,
Ie voy l'Astre pluuieux,
Et la monstrueuſe crouppe
De la grand' marine trouppe
Sus mateloz, en auant :
A la proüȩ, & à la pouppe,
Armez vous contre le vent.
Scillȩ en ſon ventrȩ aboyant
Engoufre le couté destre
Et Caribde tournoyant
Occupe le flanc fenestre.
Vous, que Iupiter fiſt naitre,
Flambeaux amis de la nef,
Decouurez moy vostre chef.
Deſſus les plus haultes cimes
Ie voy ſortir des abiſmes
Vnȩ Orque, pour m'abiſmer
En ſon ventre plein de crimes,
Qui couue toute la mer.

Homere premier ſonna
Et les raz, & les grenouilles,
Puis horrible il entonna
Les phrigiennes depouilles.
Dieu, qui en mon Loire mouilles
L'or de tes crespes cheueux,
Reçoy doucement les veux
De cete auantragedie :
Afin qu'apres ie dedie
Et aux Muſes, & à toy
D'vne trompette hardie
Les victoires de mon Roy.
Au milieu d'vn val ombreux,
Sous vne voûte ancienne
Giſt vn Antre tenebreux,
Ou la nuit Cymmerienne
Garde que Phebus ne vienne
Le percer iuſqu'au dedens
Destraitz de ſes yeux ardens
Lethe de la prent ſa ſource,
Qui d'vne endormante courſe
Sort du coeur d'vn rocher vieux,
Feutrant d'vne humide mouſſe
Les pauoz obliuieux.
Le chant du coq reueillant,
Du chien la ſoingneuſe cure
N'habite au lieu ſommeillant,
Que le long Silence emmure :
L'oye à l'eclatant murmure
N'eſt en ce clos obſcurci.

La le Sommeil endurci
Tient l'Ignorancȩ embraßée :
Que la Terre couroußée
D'vn estommact verd de fiel
Auec' Encelad̨e, & Cée
Vomit encontre le ciel.
Commȩ vn lion s'elançant,
Ellȩ a deux leures tortues.
Commȩ vn aſne balançant
Deux grand's oreilles pointues.
Ses pates de poil vestues,
Qui trainent ſes membres lourds,
Immitent le pas d'vn ours.
Vne chair de ſang mouillée
Enfle ſa penſe touillée.
Puis veautrant ſon peſant corps,
Commȩ vne taupȩ aueuglée,
Souleue le muſeau tors.
Maint ſceptre victorieux,
Et mainte couronne ſaincte,
Maint chappeau laborieux,
Et mainte vesture ceincte
Toute diuerſement peinte
Ornoit le Monstre bideux,
Alors que tout depiteux
Montroit à la terre plaine
De ſon arrogance vaine,
Auoir la clef en ſes mains
Du loyer, & de la peine
Des miſerables humains.

Vous qui les fables contez,
Ne decriuez plus Antée,
Ny les fiers cheuaux dontez,
Ny l'amꝫ en trois corps entée,
Ny le porc Eriniantée,
Ny le lion Nemeau,
Ny le ſerpent Lernean,
Ny la puante Chimere,
Ny Meduſe, ny Cerbere,
Qui furent moins contrefaictz
Que ce Monstre, qui eſt pere
Des plus horribles forfaictz.
La Fraudꝫ, & le faulx conſeil,
Et la Diſcorde ſuyuie
D'Ambition, & d'Orgueil,
Boureaux de l'humaine vie,
La calumnieuſꝫ Enuie,
La Cruauté, qui conſent
Au ſant du peuplꝫ innocent,
La bladiſſante Malice,
La miſerable Auarice,
Les peu durables plaiſirs,
Et l'Oiſiueté, nourice
Des impudiques deſirs,
Les longs tragiques regrez,
La mort en l'amꝫ imprimée,
Et des maulx iadis ſecrez
La bande mal enfermée,
C'est la furieuſꝫ armée,
Qui ſaccageant l'vniuers

Par tant d'alarmes diuers,
Par fer, par flamme, par mine
Nostre bonheur extermine,
Sous le Monstre dereglé
Par la vengeance diuine
A ſon malheur aueuglé.
Francois premier le chaſſa
Par la campaigne de France,
Et l'estommac luy paſſa
D'vne ineuitable lance.
Voyci Henry, qui s'auance,
Qui d'vn fer etincelant
Le chef luy va martelant.
Catarine, & Margverite
Chacune d'elles irrite
La beſte du dos, & au flane,
Qui d'vne haleine depite
Vomiſt vn fleuue de ſang.
Ie voy le royal enfant,
Que tant de grace enuironne,
Qui d'vn Laurier triomphant
Deſia ſe couronne.
Voicy, comme il eperonne
Sa iuuenile vertu
Deſſus le Monstre abatu.
Voicy l'honneur de l'Egliſe,
Voicy Chatillon, & Guyſe,
Et qui toucha de ſa main,
À la couronne promiſe
Du ſainct college Romain.

Voicy l'arbre plantureux,
La iuſtȩ equité congneue
De l'Oliuier bienheureux.
Voicy la vertu chenue
Du ſeing de Pallas venue,
Maſcon, dont la docte voix
Sucre l'oreille des Rois.
Voicy Montluc, qui arriue,
Laiſſant l'Ecoſſoiſe riue.
Pitho, qui le compoſa
D'vnȩ humeur perſuaſiue
Sa docte languȩ arrouſa.
La ſagedocte Chiron
D'vne mammelle fertile
Alaicte dans ſon giron
Leicune françois Achille.
C'est Danaiſe, qui distile
Vne celeste liqueur
Abreuuant le ieune coeur,
Qui d'vne genereuſȩ ire
Deſia (ce ſemble) deſire
Manier ſous vn Phenix
Les armes, & de la Lire
Les ſons en douceur finiz.
Ie voy le Palais royal,
Des Parlements l'excellence,
Ou d'vn contrepoix loyal
Les ſainctes loix on balence.
La ſuperbe violence
Du Monstrȩ ennemi de Dieu

N’habite point en ce lieu.
La le protrait on contemple
Du vieil Senat, & l’exemple
Du iugement, qui estoit
Ou iadis dedens ſon temple
La ſage vierge habitoit.
Comme du preſent des Grecs
Sur la ſommeillante Troie
Tomboient les Soudars ſecrés
Ardens à la riche proie :
La ſaueur des Dieux ottroie,
Que la royale cité
Enfante vn peuple incité
Des neuf pucelles enſemble.
C’eſt toy, Paris, ou s’aſſemble
La fleur des Grecs, & Latins
Sur l’Ignorance qui tremble
Parmi ſes riches butins.
Les Scadrons auantureux
Des abeilles fremiſſantes
Forment leur miel ſauoureux
Des fleurs ſans ordre naiſſantes
Par les plaines verdiſſantes.
Tel eſt le vol de mes vers,
Qui portent ces noms diuers,
Diſcourant parmi le monde
D’vne trace vagabonde.
Mais rien choiſir ie ne puis
Au grand theſor, qui m’abonde,
Tant riche pauure ie ſuis

Le grand viſage des cieux
Quand le char de la nuit erre,
Ne rit auecques tant d'yeux
A la face de la terre.
Et l'Index riche n'enſerre
Tant de perles, & theſors,
Que la France dans ſon corps
Cache d'enfans poëtiques :
Qui en ſonnez, & cantiques,
Qui en tragiques ſangloz
Font reuiure les antiques
Au ſeing de la mort enclos.
Carlɇ', Heröet, Saint Gelais,
Les trois fauoriz des Graces,
L'vtiledoux Rabelais,
Et toy Bouiu, qui embraſſes
Suiuant les royales traces
L'heur, la faueur, & le nom
De Pallas, & de lunon.
Sceue, dont la gloire noüe
En la Saone, qui te loüe
Doctɇ aux doctes eclerci,
Salel, que la France auoüe
L'autre gloire de Querci.
Peletier laborieux
En tes poëtiques œuures,
Et Martin industrieux
Qui fidelement decœuures,
L'art des antiques manœuures,
Ne laiſſez, diuins espris,

Vostre labeur entrepris.
Voicy Maclou, qui accorde
Le fer, le feu, la Diſcorde
D'vn pouce non endormi,
Foudroyant deſſus ſa corde
L'Anglois, iadis ennemi.
Venez l'honneur Loudunois,
Et ceux, qui mon Loire priſe,
Lyon, & le Maſconnois,
Et Tholoſe bien appriſe.
Paris chef de l'entrepriſe
Faict ſon enſeigne ondoyer
Pour l'ennemi foudroyer.
Sus donq, diuine cohorte,
Qu'on ouure la double porte
Du mont, qui ſe fend en deux,
Afin que la guerre ſorte
Deſſus le Monstre hideux.
Ie voy luire trois flambeaux,
De Phebus heureux augure,
Qui tremblent ardens, & beaux
Au front de la nuit obſcure.
A voir leur belle figure,
Ie preuoy le grand Baïf
En ces trois encores vif
Sous nostre Dorat, qui dore
Ses vers, que Paraſe adore,
Dont l'art bien elabouré
De l'or de Saturne encore
A ce Siecle redoré.

Qui eſt celuy, qui du chef
Hurte le front des etoiles ?
Qui les aeles de ſa nef
Empenne de riches toiles ?
Le vent, mary de ſes voiles
Parmi les floz etrangers
Iuſqu'au ventre des dangers
Le hauſſe, le baiſſ¢, & brouille.
A voir ſa riche depouille,
C'eſt le Pindare François,
Qui de Theb¢, & de la Pouille
Enrichiſt le Vandomois.
Il eſt temps de deplacer.
Sus ma Muſe, la derniere,
Ores il fault delacer
Vostre courſe priſonniere.
Et legerement coulant
Sur le chariot roulant
Gaingnez quelque peu d'espace.
Ores n'eſt temps, que l'on face
Vn trotier, & menu train,
Ou que des cheuaux l'audace
Demeure ſerue du frein.
Le docte luc tant vanté,
Qui la mort de l'Ignorance
Parmi Loudun a chanté,
Voire par toute la France,
Me veult donner aſſeurance
De lâcher par l'vniuers

Les traiz de mes petis vers.
Qui de cete Lire mienne
D'vne cordȩ horacienne
Encourageant les deux ſons,
A bien daigné ſur la ſienne
Refredonner mes chanſons.
Vous, de qui le front ſçauant
Des ſainctz rameaux de fait digne,
Venez tonner bien auant
Dedans la torte buccine
La voix de l'horrible ſigne,
Et vous les ſcadrons vaillans
Pour les Muſes bataillans,
Hurtez le depiteux Monstre,
Qui friſſonnȩ à la rencontre
De vostre ſuperbȩ effort,
Et en ſon viſage montre
Le pale teint de la mort.
Du metal il s'armȩ encor'.
Dont on ſonne les alarmes.
D'vn acier engraué d'or
Vulcan fiſt voz belles armes.
Mais (ô la fleur des gendarmes)
Vous ne les changerez pas,
Commȩ au milieu des combas
Fiſt au plus ruzé Titide
Le malcault Antenoride.
Cent fois la valeur d'vn beuf
L'armoit, & du Danaïde
Les armes en valoient neuf.

Iupiter nous a donné
La terre, pour heritage :
Et a le ciel ordonné
Aux immortelz en partage.
La, de tout ſexȩ, & tout age
Il compaſſe tous les faictz.
Ses iugemens ſont parfaictz.
Sa foudre lentȩ a la peine
De l'Ignorancȩ inhumaine
Porte la mort, & l'enfer.
Les Dieux ont les piez de laine,
Mais ilz ont les piez de laine,
Ie voy tomber d'vn hault vol
La guerrierȩ Athenienne
Portant penduȩ à ſon col
La targe Gorgonienne.
C'eſt la grand' Tritonienne,
Qui va ſa hachȩ elançant.
Sur ſon tymbre menaſſant
Ondoye vne flammȩ obſcure.
Sus Muſes, ma douce cure,
Venez les Monstrȩ affolér.
Du couté du bon augure
I'ay veu deux Cignes voler.
Qui eſt celuy, qui l'air fend
Au balancer des aiſſelles ?
Porté ſur le dos du vent,
Qu'il eperonne des aeles
De ſes deux plantes iſnelles ?
A voir ſon chapeau doré,

Et le pourpre coloré
De ſa cappe d'or ſemée,
A voir ſa verge charmée,
C'eſt l'oiſeau Cyllenien,
Auancoureur de l'armée
Du ſainct coeur Aonie…[illisible].
Le Dieu qui ſes longs trauaux
Au vieil ſeing de Thetis baigne,
Faict galloper ſes cheuaux
Par la celeste campaigne.
Deſſous la bride compaigne
Ilz ſont ſortiz de la mer
Epoinçonnez d'abiſmer
La fiere beste vilaine.
Leur feu uomiſſantȩ halaine
Reſouſlȩ vn brazier d'horreur
Dedans ma poitrine pleine
D'vnȩ indomtable fureur.
Iö Pœan, deſſerrez
Mile traitz d'vne ſecouſſe,
Et ce Pithou enferrez
Dedans ſa poitrine rouſſe.
I'en ay cent dedans ma trouſſe
Des moins rebouchez de tous :
Pour l'enfoncer de leurs coups
Au chef, au ventrȩ, à l'aiſſelle.
Vne tragique pucelle
Pour eux vn arc me tendi…[illisible]
De l'homicide fiſcelle,
Dont Lycambe ſe pendit.

Allez filles de la nuit,
De longs ſerpens cheuelues,
Suiuez le Monstre, qui fuit
Sur ſes grand's pates velues.
De cent couleuures elues
Deſſus vostr¢ horrible front
Glacez-luy le col en ront :
Et pleuuant en ſon courage
De crainte, d'horreur, de rage
Vne bouillante liqueur,
De vostre plus grand orage
Tempestez luy dans le coeur.
Le ſepulchre des Gëans,
Et vous, traiz de la tempeste,
De l'horrible main chëans,
Elancez vous ſur la teste
De la ſacrilege Beste.
I'oy les gros ſoupirs ardens.
Enclad¢ eſt la dedens,
Qui anime de ſa gorge
La Ciclopienne forge.
Ie voy cent braz poudroicz,
Ie voy le feu, qui regorge
Des estommacz foudroicz,
Le Monstr¢ aux piez de ſerpent,
Qui d'vn¢ equailleuſe trace
Le long des cuiſſes luy pent,
Et le ventre luy embraſſe.
Bien trois cens de cete race
Les montaignes aſſemblans

Les Aſtres de peur tremblans
D'enhault voulurent decoudre :
Et pour le ciel mettr¢ en poudre
D'vn epoüantable coeur
Fair¢ au prince de la foudre
Sentir les loix du vainqueur.
Par la grand' lice des cieux
La troup¢ aux aeles humides
Des freres ſedicieux
Contrecourt à longues brides.
Or par les carrieres vides
Porte l'hiuer, & la nuit,
D'vn cours, uqi en vain ſe ſuit,
Voltigeant a bride ronde.
Or' ſous la voûte du monde
Eloche d'vn dos puiſſant
De ſon estable profonde
Le fondement gemiſſant.
Qui court le ciel accrocher,
Qui arrache les montaignes,
Qui la teste d'vn rocher
Dard¢ à trauers les campaignes,
Qui fuit, qui ſuit les enſeignes,
Voicy le pere des Dieux,
Qui vole victorieux
Sur ſon Aigle magnanime.
Voilecy, comm¢ il anime
Les bandes du ciel, qui vont
La, ou plus fort s'enuenime
L'aſſault, que les Gëans font.

Les poinctes de feu errant's
Or à longues halenées
Or à longs yeux eclerans
Dans les nües etonnées
Leurs grand's voix ont entonnées :
Et la fureur, qui deſcent
D'vn trait, qui le ſoufre ſent,
Les montaignes emmoncelle.
La terre beänt ſous elle
Les enfers ne cache pas.
Deſſous la clerté nouuelle
Les ombres tremblent la bas.
Ia le treſſuant Ailas
Anhele deſſous ſa charge.
Voicy Bellonę, & Pallas
Quaſi ſur l'extreme marge.
La Meduſienne targe
S'oppoſę au cruel effort.
Voicy Mars, voicy la Mort,
Qui par les grand's bandes erre.
Voicy la fin de la guerre,
Voicy les Dieux triomphans,
Et voicy la triste Terre
Couuerte de ſes enfans.
Dieu en Cirenę adoré,
Ceint de branche verdiſſante,
Marię vn archet doré
Auec la corde puiſſante
De ma Lire menaçante.
Sur les aeles de ton nom

Guinde bien hault le renom
De la guerre commencée
Par moy l'Angeuin Alcée,
Suiuant les ſcadrons diuers,
Qui l'Ignorancꝫ ont chaßée
Par la foudre de leurs vers.
A quatre Courſiers volans,
Dont la blancheur derobée
Decouure deſſus leurs flancs
La nege de frais tombée,
Vostre charette courbée
Attelez, diuin troupeau,
L'honneur du double coupeau :
Et pour celebrer la feste,
Portant voz armez en teste
De couronnes etophez,
De vostrꝫ heureuſe conqueste
Heureuſement triomphez.
Ie veux vn arc eleuer
Sur deux colonnes doriques,
Pour vostre gloirꝫ y grauer
En cent moulures antiques.
La, diront mile cantiques
Les ieunes, qui ont choiſi
Le theſor preſque moiſi
De la vieille Poëſie,
D'vnꝫ honneste ialouſie
Enflammez par la ſaueur,
Qui distilꝫ en l'Ambroſie
De la royale ſaueur.

En ton nectar adouci
Muſ¢, enyure ton eponge,
Pour deſaigrir le ſouci,
Qui la poitrine me ronge.
Retien l'ame qui ſe plonge
Au goufre tempestueux
Du Palais tumultueux.
Encr¢ icy ma nef captiue,
Affin que deſſus ta riue
Dedans ton templ¢ immortel
Des rameaux de mon Olive
I'encourtine ton autel.

COELO MVSA BEAT.

À Salmon Macrin

A SALMON MACRIN
SVR LA MORT DE
SA GELONIS.

Tovt ce, qui prent naiſſance,
Eſt periſſabl¢ auβi.
L'indomtable puiſſance
Du ſort, le veult ainſi.
Les fleurs, & la peinture
De la ieune ſaiſon
Montrent de la Nature
L'inconstante raiſon.
La roze iournaliere

Meſure ſon vermeil
A l'ardente carriere
Du renaiſſant ſoleil.
La beauté compoſée
Pour fletrir quelque fois,
Reſſemblę à la roſée,
Qui tumbę au plus doux mois.
La gracę, & la faconde,
Et la force du corps
De Nature feconde
Sont les riches theſors.
Mais il fault que lon meure,
Et l'homme ne peult pas
Tarder de demyheure
Le ieur de ſon trepas.

Ou eſt l'honneur de Grece,
L'epouſę au fin Gregeois,
Et la chaste Lucrece,
Baniſſement des Rois ?
L'aueuglę archer ſurmonte
Les hommes, & les Dieux :
Et la Chasteté domte
L'Amour audacieux.
La Parque depiteuſe
De voir l'honnesteté,
De ſa dextrę hideuſe
Domte la Chasteté.
Et puis la Renommée
Par le diuin effort
D'vne plumę animée

Triomphe de la Mort.
La Renommé¢ encore
Tomb¢ en l'obſcur ſeiour,
Le Temps, qui tout deuore,
La ſurmont¢ à ſon tour.
L'An, qui en ſoy retourne,
Court en infinité.
Rien ferme ne ſeiourne,
Que la Diuinité.
La constanc¢ immuable
De ta douce moitié,
Sa chasteté louable,
Son ardent¢ amitié,
O Macrin ! n'ont eu force
Contre la fiere Loy,

Qui a faict le diuorce
De ta femm¢, & de toy.
La Mort bleſme d'enuie
En la venant ſaiſir,
A troublé de ta vie
Le plus heureux plaiſir.
Si as-tu la vengence
En ta main, bien à poinct,
Pour donner allegence
A l'ennuy qui te poingt.
Command¢ à la Memoire,
Espendr¢ en l'vniuers
De Gelonis la gloire,
Ornement de tes vers.
L'ambicieuſe pompe

Du funebrȩ appareil
Si bien que toy, ne trompe
L'obliuieux Sommeil.
Quand la douleur trop forte
D'vnȩ amoureuſȩ erreur
Voudroit fermer la porte
A ta douce fureur,
Ma Muſe, ta voiſine
Deffendra que l'oubli
Du bruit ne s'enſaiſine,
Que tu as ennobli.
Si ton amour expreſſe
N'a ſauué Gelonis,
L'amoureuſe Déeſſe
Perdit bien Adonis.

Sus donc, & qu'on eſſuye
Les pleurs & le ſouci,
Le beau temps, & la pluye
S'entreſuyuent ainſi.
Celuy, qui bien accorde
De la Lire le ſon,
Cherche plus d'vne corde,
Et plus d'vne chanſon.
Cuydes-tu par ta plainte
Souleuer vn tombeau,
Et d'vne viȩ eteinte
R'allumer le flambeau ?
Ton dueil peu ſecourable
Ne deſaigrira pas
Le Iugȩ inexorable,

Qui preſide la bas.
La harpe tracienne,
Qui commandoit aux bois,
Außi bien que la tienne
Lamenta quelque fois.
Son pitoyable office
Aux enfers penetra,
Ou ſa chere Euridice
En vain elle impetra.
Macrin, ta douce Lire,
La mignonne des Dieux,
Ne peult ſurmonte l'ire
Du ſort iniurieux.
Il fauli, que chacun paſſe
En l'eternelle nuit,

La Mort, qui nous menaſſe,
Comme l'ombre, nous ſuit.
Le Temps qui touſiours vire,
Riant de noz ennuiz,
Bande ſon arc qui tire
Et noz iours, & noz nuiz.
Ses fleches empennées
De Siecles reuoluz
Emportent noz années,
Qui ne retournent plus.
N'auance donc le terme
De tes iours limitez.
La vertu, qui eſt ferme
Fuit les extremitez.
Trop, & trop toſt la Parque

T’enuoir a priſonnier
Dedans l’auare Braque
Du vieillard Nautonnier.
Adonc ira ton âme
Sa moitié retrouuer,
Pour ta premiere flâme
Encores eprouuer.
L’Amour ta douce peine,
T’ouurira le pourpris,
Ou la Mort guidȩ, & meine
Les amoureux espris.
La, ſous le ſainct ombrage
Des Myrtes verdoyans
S’appaiſera l’orage
De tes yeux larmoyans.

Description de la Corne d’Abondance

DESCRIPTION DE LA
CORNE D’ABONDANCE PRESENTÉE
À VNE
MOMMERIE.

Acheloys cet amoureux fleuue,
Se faiſant Taureau mugiſſant,
Contrȩ Herculȩ au cõbat ſe treuue,
Mais à ſon dam il fiſt epreuue
De l’ennemy le plus puiſſant.
De cornes ſa testȩ embellie

De l'vne eut le front deſarmé.
Les Naiades l'ont recuillie,
Et des plus beaux theſors remplie,
Dont le cours de l'an ſoit ſemé.
La ſont les vermeillettes roſes,
Des lys la royalle blancheur,
La les oeillez, la ſont encloſes
Mile marguerites decloſes
A la matinal freſcheur.
Le eſt la pomme colorée,
La eſt le citron verdiſſant,
La l'oliue tant honnorée,
La l'orange iaune dorée,
La le beau grenad rougiſſant.
La riche pommę enluminée,
Prix de la plus belle des trois,
De ce Cor ſoit exterminée.
Trop dure fut ſa destinée,
Qui fut la mort de tant de Rois.

Celles, par qui la Cyprienne
D'Atalante tarda le cours,
Soient dedans cete corne mienne,
Et facę Amour, qu'il m'en auienne
Contre vous ſemblable ſecours.
Ces fleurs ie voiię à la plus belle.
Mon oeil la void, mon coeur la ſent :
Mais ie ne diray le nom d'elle,
Chacune ſe peult iuger telle,
Puis qu'à toutes i'en fay preſent.
De milę autres icy cachées

Les champs de Cypre ſont fourniz.
Pour vous y furent arrachées
Celles, qui ſont du ſang tachées
D'Hyacint', Narciſſ¢, Adonis.
Venus, qui congnoiſt voz merites,
En ſon verger les fiſt cuillir
Par les mains de ſes trois Carites :
Ses faueurs ne ſont pas petites,
Veillez en gré les recuillir.
La riche corne floriſſante
Ie la compar¢ à voz valeurs.
La fleur des ans eſt periſſante,
Et puis la ſaiſon rauiſſante
Paliſt les vermeilles couleurs.
Les fruitz, qui les beautez nouriſſent,
Ne laiſſez en l'arbre ſeicher.
Cuillir les fault, quãd ilz meuriſſent,
Auſsi ſans meurir ilə flétriſſent,
S'on les veult trop verds arracher.

Aux Dames Angevines

AVX DAMES
ANGEUINES.

Plvme, qui as d'vn¢ ael¢ inuſitée
Depuis deux ans la france viſitée
Chantant des Rois les louanges à gré,
Et l'arbre ſainct à Minerue ſacré :

Baiſſe ton vol, razant la freſche riue
Ou pres d'Angers le cours de Meinȩ arriue.
Va ſaluer d'vn ſon melodieux
De mon Aniou les domestiques Dieux,
Qui m'ont ſouuent de leurs manoirs ſauuages
On y chanter ſur les prochains riuaiges
Le nom, qu'Amour de ma force vainqueur
A crigé pour trophéȩ en mon coeur.
Ne cherche point la tourbe murmurante
Des profeſſeurs de ſageſſȩ ignorante,
Mon nom auβi par la France loué
Ne quiert le bruit du Palais enroue
Ne le ſourcil trop ſuperbȩ, & ſeuere
Qui le pouuoir des Muſes ne reuere.
Le docte Dieu, qui inspirȩ en mon coeur
Du ſainct ruiſſeau la feconde liqueur
Mon ſort fatal, & mon Dieu domestique,
Qui m'a voué au labeur poëtique,
Sçachant combien i'y prenoy' de ſaueur,
M'ont destiné à plus douce faueur.
Va plume donc, voir les troupes diuines
Des Demydieux, & Nymphes Angeuines,
Ou ie ſeray (peult estre) bien receu

Par ton moyen, quand la Francȩ aura ſceu
Que leur hault bruit ie fay ſonner à Loire,
Qui ay chanté des grands Princes la gloire.
Des enuieux les plumes de corbeau
Ont mis l'honneur des Dames au tombeau
Sentant combien les graces feminines
Seroient en prix, ſi les plumes benignes

Les oppoſoient au tiltrȩ ambicieux,
Dont nostre nom s'eleue iuſq' aux cieux.
De Cigne donc la mienne blanchiſſante
Soit à leur los ſes aeles flechiſſante,
Mienne ie dy, qui au dedans du corps
Suis außi blanc, que le Cigne dehors.
Außi le Dieu, qui ma fureur allume,
Me fiſt iadis preſent de cete plume.
Les doctes ſœurs qui parmi l'vniuers
Feront voler vostre nom par mes vers,
Tant que viuray, Dames bien fortunées,
Seront par moy pour vous importunées :
Qui feray bien, ſi t'en vieux prendrȩ emoy
Viure deux fois enſemble vous & moy.
Si vous eußiez de l'ondȩ obliuieuſe
Tiré voz noms, que la Parquȩ enuieuſe,
Et noz ecriz y ont faict deualer,
Quel bruit pouroit au vostre s'egaler ?
Toute vertu des Graces ignorée
N'eſt longuement entre nous honnorée.
Mais maintenant ie voy le temps changer,
Qui vous ſouloit ſous ſa force ranger
Puis que deſia commencent à vous plaire

Les doctes vers, vous n'aurez plus à faire
Pour voz honneurs rendrȩ à iamais viuans
Demandier la main des ecriuans.

Immitation de l'Ode latine de Jan Dorat

IMMITATION DE L'ODE LA-
TINE DE IAN DORAT.

SVR LA MORT DE LA
ROINE DE NAUARRE.

Comme en un char, qui bruloit,
Raui parmi l'air liquide
Le grand prophete voloit,
Et commandant à la bride
Des cheuaux audacieux,
D'vne main etincelante
Guidoit leur trace brulante
Par la carriere des cieux.
Quand du vieil ſeing foudroyant,
Aux braz du ieune prophete
La robȩ en l'air ondoyant
Tomba d'vne longue traite,
Qui ſembloit aux regardans
Etinceler par derriere
Vne brillante lumiere
A pointes de traiz ardens.
Commȩ au ſerein d'vne nuit
De mile feux couronnée
De loing quelquefois treluit

Vnȩ étoilȩ epoinçonnée,
Qui coulȩ, ou ſemble couler,
Et trainant apres ſa fuite
De ſillons vne grand' ſuite

Court par la vague de l'air.
Ainſi, ayant depouillé
De ſa forme corporelle
Le manteau iadis ſouillé
D'vne tache naturelle,
Marguerite delaiſſa
Ce vieil fardeau tant moleste,
Et aux ronds du feu celeste
Plus alaigre ſe haulſa.
L'esprit du corps deuoilé,
Et net des terrestres boües
Iuſque au ciel étoilé
Vola deſſus quatre roües :
La foy, l'esperancꝫ außi,
La charité tant priſée,
Et celle, que n'a briſée
L'effort du cruel ſouci.
Sur ces couples bien appris
Parmi la celeste trace
Au ranc des heureux espris
Ellꝫ alla prendre ſa place,
La, ou Roinꝫ elle ſe void
D'vn monde plus grand, & ferme
Que n'etoit le petit terme,
Que ſon Nauarrois auoit.

Contre les envieux poètes

CONTRE LES EN-
VIEVX POETES.

A PIERRE DE
RONSARD.

L'or n'eſt point ſi precieux,
Si ferme n'eſt point encore
Le metal audacieux,
Qui tous ſes freres deuore,
Comm¢ vn vers, qui nous honnore.
Les vers ſont plus doux que miel.
Les vers ſont enfans du ciel
Heureux, qui par vn Homere
A domté la mort amere.
Heureux, qui pour guid¢ ont eu
La louange, qui eſt mere,
Et fille de la vertu.
Mais cete louang¢ encor'
Fille des Dieux auoüable
Paſſe l'indique theſor,
Venant d'vn loüeur loüable.
C'eſt vn bruuag¢ amïable,
Plus deux que celuy des cieux,
Pour mettre du ranc des Dieux
L'âme digne de le boire :
Et pour grauer vne gloire
Au marbre du firmament

Ferrement de la Memoire
Plus dur que le diament.

Heureux vous estes mes vers,
Heureuſe tu es ma Lire,
Que deux pöetes diuers
Daignent pour ſuiect elire.
Pour tes louanges ecrire
Soucelle d'vn arc diuin
Tire par l'air Angeuin
Vn trait François, & Patriere
En courant, laiſſe derriere
Les mieux empennez espris,
Qui volent par la carriere
Des vieux Romains bien appris.
Par leurs vers laborieux,
Brulans de voir la lumiere
Nostre Loire glorieux
Enfle ſa courſe premiere.
Sa trace non coutumiere
Sous la bride de ma voix
Se ioint au Loir Vandomois,
Qui s'egalɇ au Roy des fleuues.
L'Olive, & ſes branches neuues
Puiſſent ainſi deſormais
Marier aux foreſtz veuues
Mon renom pour tout iamais.
La Naturɇ, & les Dieux ſont
Les architectes de hômes.
Ces deux (ô Ronſard) nous ont
Bâtiz de meſmes atômes.

Or ceſſent donques les Mômes
De mordre les ecriz miens,

Puis qu'ilz ſont freres des tiens,
Que les plus haux dieux admirent.
Si deux bons archers aspirent
Ficher leur traitz au milieu
Du blanc, bien ſouuent ilz tirent
Tous deux en vn meſme lieu.
Peletier me fiſt premier
Voir l'Ode, dont tu es prince,
Ouurage non coutumier
Aux mains de nostre prouince.
Le ciel voulut que i'apprinſe
A le rapoter ainſi,
A toy me ioignant außi,
Qui cheminois par la trace
De nostre commun Horace,
Dont vn Demon bien appris
Les traitz, la douceur, la grace
Graua dedans tes espriz.
La France n'auoit qui peuſt,
Que toy, remonter de chordes
De la Lire le vieil fuſt,
Ou brauement tu accordes
Les douces Thebaines Odes.
Et humblement ie chantay
L'Olive, dont ie plantay
Les immortelles racines.
Par moy les Graces diuines
Ont faict ſonner aſſez bien

Sur les riues Angeuines
Le Sonnet Italien :

Dont le branlȩ industrieux,
Et la peſante meſure
De ſes piez laborieux,
Qui ne vont à l'auanture
Par les champs, dont la peinture
Dyapre ces belles fleurs,
N'entendent point les valeurs,
Que la Lire babillarde
Te fredonne plus gaillarde
Ores hault, & ores bas
Sur ſa chorde fretillarde
A la cadence des pas.
Le nouriſſon abreuué
Du laict de la douce Muſe
Filz des Dieux eſt approuué,
Et Apollon, qui s'amuſe
A l'enſeigner, ne refuſe
Le marier aux neuf Sœurs,
Dont tu goûtois les douceurs
Lors que la ieuneſſe tendre,
Qui de ſoy ne peut étendre
Ses foibles membres au cours,
En vain me faiſoit attendre
Orphelin de vray ſecours.
Voila comment le bonheur
De ceulx, que la Muſȩ estime,
S'enuolȩ au Palais d'honneur :
Mais l'Enuie, qui ſe lime

De voir la vertu ſublime,
Dedans ſon paſle manoir

Plâtré de ſang verd, & noir
Guigne de trauers les œuures
Des ingenieux maneuures,
Et regorge tout expres
Le noir venin des couleuures,
Pour le remacher apres.
Qui le mâtin vilageois
A veu tombé ſous la force
Du genereux dogu¢ Anglois,
Il a veu, comm¢ il s'efforce
En vain d'vne longu¢ entorce
Sous le mords entrelaßé.
Il a le dos heriße
Parmi ſa dent venimeuſe
Coul¢ vne bau¢ ecumeuſe :
Et horriblement grinſant
Degorge ſa voix fumeuſe
D'vn oeil de feu rougiſſant.
Telz ſotn les chiens animez,
Qui loing de Parnaſ¢ abondent.
Qui d'abois enuenimez
Aux ſaintes pucelles grondent.
Mais comme la neg¢ ilz fondent
Aux raiz de ce Dieu ſçauant,
Qui a poußé bien auant
Son chef ſur nostr¢ hemisphere :
Malgré la nuit, qui espere
Sortant de ſon noir ſeiour

Rebander (ô vitupere)
Les yeux de nostre beau iour.

I'oy le combat ancien
Du Cornet contre la Lire
Du Prince muſicien,
Qui a d'vn iuste martire
Puni le vaincu Satyre,
Las ! qui en vain ſe repent
Voyant ſa peau, qui luy pent.
Ie voy ſes entrailles viues,
Ses nerfz, ſes venes craintiues
Découuertes treſſaillir :
Ie voy dieux herbeuſes riues
De l'eau de ſes yeux ſaillir.
Ie voy plus de cent ruiſſeaux
Colez de fangɇ, & de bourbe,
Enfans des horribles eaux
Du grand fleuue neu'foi'courbe
Au tour de la noire tourbe.
Ilz ne pauent en coulant
Leur fond de ſable roulant.
Des herbes eſt leur ceinture,
Dont forcerent la Nature,
Les deux filles du Soleil :
Leurs ondes font la teinture
De l'obliuieux Sommeil.
Mais les fleuues débordez,
Qui du ſainst Parnaſe ſourdent,
Courent à floz débridez,
Qui les campaignes eſſourdent.

Ores leurs ſors braz deſſoûdent
Leurs ponts, ecluſes, & pors,

Qui fertilizent leurs bors
De mile palmes gaingnées.
Ores de fleurs couronnées,
Et d'vn meſmȩ enfantement
Auecques l'Aurore nées
Se bornent plus lentement.
Volez bienheureux oiſeaux,
Meſſagers de la victoire,
Sur les eternelles eaux
Des filles de la Memoire.
Ie voy venir la gent noire.
Mile corbeaux enuieux,
Qui du bord obliuieux,
Et des chaulx riuages mores
Icy reuolans encores,
Troublent d'vn ſon eclattant
Les nouueaux Cignes, qui ores
Par la France vont chantant.
Qu'on laſche l'etomiſſeur,
Qui lentement par l'air nâge,
Sur ce milan rauiſſeur.
Il a laiſſé le carnage,
Il a haußé le plumâge.
Sus fauconnier, delongez
Les ſacres encouragez,
Qui volent à tire d'aele.
Voyez la guerre cruelle.
Voyez l'importun aſſault.

Voyez rouler peſlemeſle
Et ſacrȩ, & milan d'enhault.

I'oy la babillarde voix
De la Piȩ iniurieuſe,
Qui s'eſt ſauuée en ce bois.
C'eſt la race furieuſe,
Qui iadis trop curieuſe
D'egaler ſes facheux ſons
O Muſes ! à voz chanſons,
Priſt cete nouuelle forme,
Temoing de ſa faultȩ enorme,
Demeurant touſiours apres
Et depiteuſȩ, & difforme,
Et iniure des forestz.
Voiray-ie point dépouiller
La grand' troupe deloyale,
Qui du bec oſoit ſouiller
La belle fleur liliale ?
Ie voy la Nymphe royale,
Qui les éparpille tous,
Et d'vn ſon heureux, & doux
Reclame la bande blanche.
C'eſt la Margverite franche
Promiſȩ aux Astres luyſans,
Si la Parque ne me tranche
Le fil de mes ieunes ans.
D'ou vient ce plumâge blanc,
Qui ma forme premierȩ emble ?
Deſiai l'vn, & l'autre flanc
Deſſous vnȩ aele me tremble.

Nouueau Cigne, ce me ſemble,
Ie remply l'air de mes criz.

Mes aeles ſont mes ecriz,
Et ie porte par le monde
La memoire vagabonde
De mon Prince non pareil
Des l'Aurore, iuſq'à l'onde,
Ou ſe baigne le Soleil.

COELO MVSA BEAT.

A PARIS,

Imprimé pour Gilles Corrozet, &
Arnoul l'Angelier libraires, par
Mauric Menier imprimeur.

M. D. L.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Olive. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.